

Bibliothèque Alsatique et Généalogique  
André GANTER 68790 Morschwiller le Bas  
Num.entrée : 35 date : 20.03.1982  
B I O G R A P H I E S  
\*\*\*\*\*

3049

# R. P. IGNACE GLOCKLER

DE LA

CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT

ET

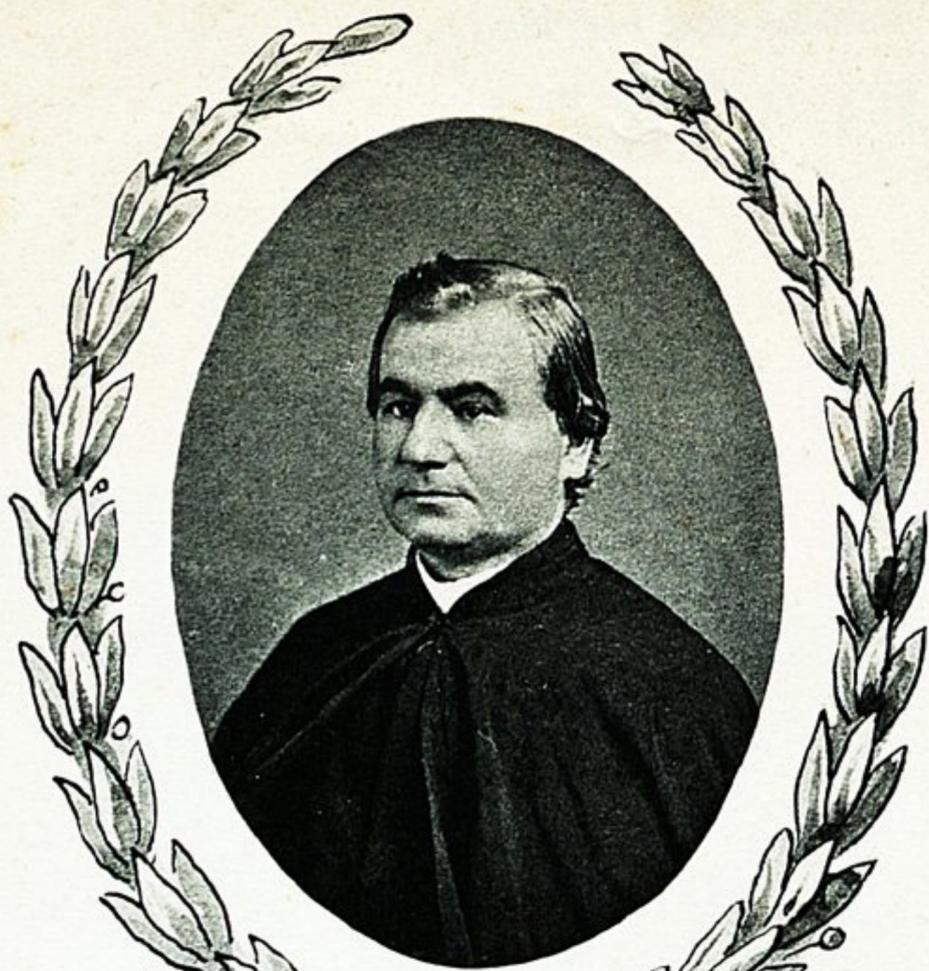
DU SAINT-CŒUR DE MARIE

RIXHEIM

IMPRIMERIE F. SUTTER & Cie

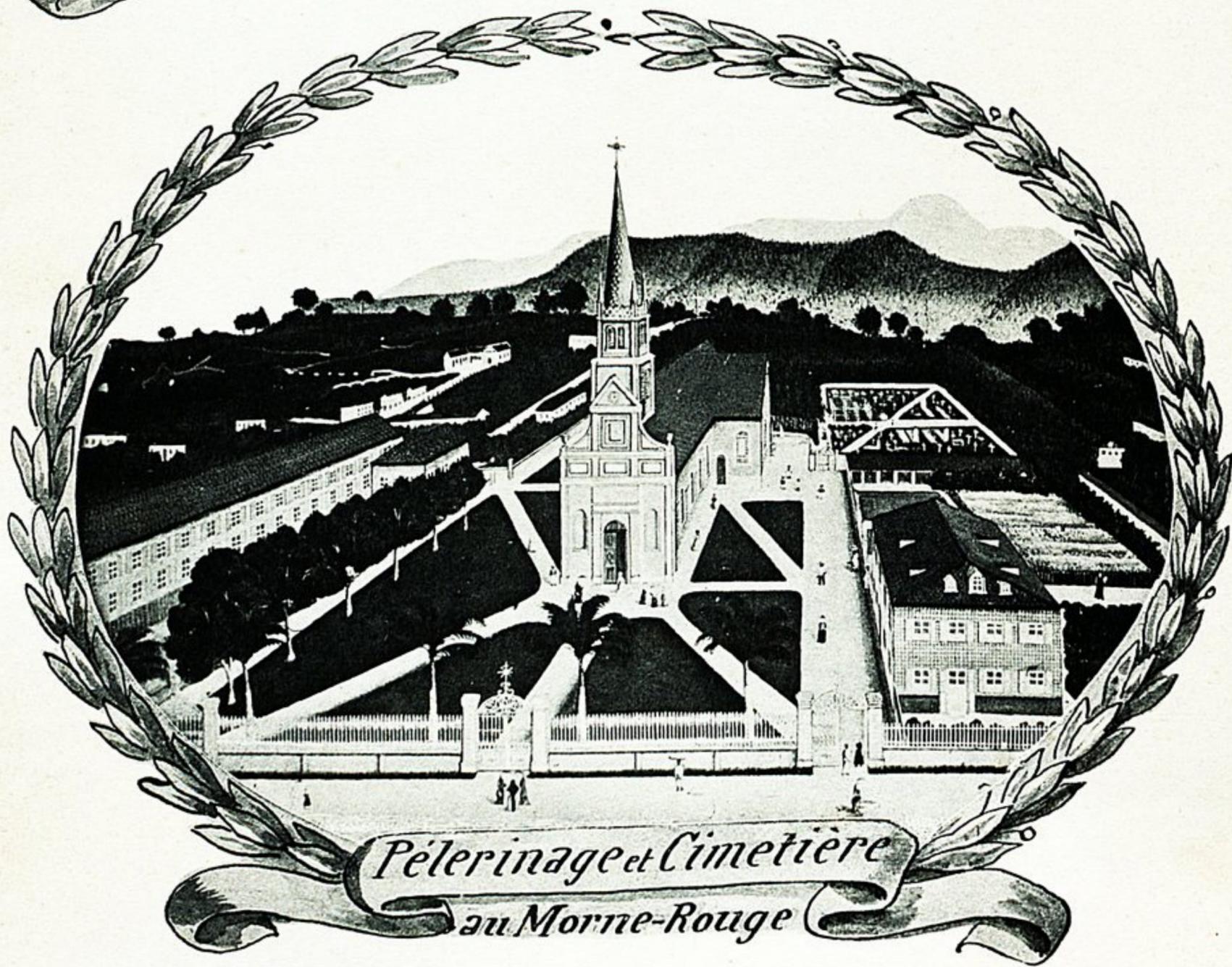
1900

113



*Le R. Père*

*Ignace Gloeckler*



*Pèlerinage et Cimetière*

*au Morne-Rouge*

LE

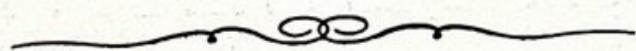
**R. P. IGNACE GLOECKLER**

DE LA

**CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT**

ET

**DU SAINT-CŒUR DE MARIE**



RIXHEIM

IMPRIMERIE F. SUTTER & CIE

1900

**SOUVENIRS DE FAMILLE**

DÉDIÉS A MES FRÈRES

**JACQUES ET ANTOINE**

ET A MA SŒUR

**MADELEINE**

## PRÉFACE

---

Non ego te meis  
Chartis inornatum silebo,  
Totve tuos patiar labores  
Impune, Ignati, carpere lividas  
Obliviones. <sup>1</sup>

On vient de me communiquer une notice biographique de mon frère Ignace, mort en 1877 au Séminaire-Collège de St-Louis de Gonzague, dans l'île Martinique. Je dois la compléter et la publier pour honorer la mémoire d'un enfant de cette Alsace si féconde en hommes marquants. Je vais entreprendre ce travail moyennant mes souvenirs et ce qui me reste de la correspondance avec mon frère. On jugera par les extraits des lettres que je citerai, si les éloges décernés à mon frère de son vivant et surtout après son décès étaient mérités.

---

1. Non, Ignace ! je ne passerai pas sous silence dans mes écrits tes brillantes qualités et je ne permettrai pas que tes travaux si nombreux soient livrés sans réserve à de tristes oublis. (Migne. *Cursus compl. Scrip. Sacrae*. T.XII col. 1244.)

# TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE GLÆCKLER

N. GLÆCKLER

1.	2.	3.
JEAN GLÆCKLER	JOSEPH GLÆCKLER de Reichshofen	CATHER. GLÆCKLER
Egouse: GERTRUDE RÆSS	Egouse: MARIE ANNE KIEFFER de Scheuerlenhof	Egoux: FRANÇOIS DE HATTEN

I.  
MICHEL GLÆCKLER, † 8 Décembre 1831, âgé de 82 ans,  
épouse le 19 Février 1787 MARIE ANNE MUNTZINGER, † 19 Août 1838,  
âgée de 75 ans, fille aînée du prévôt Jacques Muntzinger, † 11 Février 1820,  
âgé de 77 ans, et de Rosine Jæger, † 25 Septembre 1804, âgée de 62 ans.

I.  
FRANÇOIS JOSEPH GLÆCKLER, né 17 Juin 1789. † 17 Mai 1866

épouse le 15 Septembre 1812 MARIE  
ODILE HELLER, † 26 Octobre  
1816, fille de François Antoine  
Heller et Madeleine Schlub.

Enfants:

1. MARIE ANNE, née le 6 Juillet 1813, † 23 Mai 1814.
2. FRANÇOIS ANTOINE, né 6 Nov. 1814, † 21 Octobre 1834.
3. FRANÇOIS JOSEPH, né 3 Mai 1816, † 6 Octobre 1816.

épouse le 11 Juin 1818 ODILE  
FRITSCH, née 27 Janvier 1794,  
† 4 Juillet 1854, fille de Joseph  
Fritsch et Marguerite Wackermann.

Enfants:

1. JOSEPH, né 31 Mars 1819, † 5 Juin 1875. Egouse: Catherine Greiner. 3 enfants.
2. JACQUES, né 24 Avril 1820. Egouse: Angél. Ritter. 10 enfants.
3. MICHEL, né 24 Mai 1821, † 1 Janvier 1890. Egouse: Madeleine Schæffer. 9 enfants.
4. MARIE ANNE, née 8 Novembre 1822, † 10 Nov. 1822.
5. IGNACE, né 18 Octobre 1823, † 6 Mars 1824.
6. MADELEINE, née 12 Avril 1825, † 1 Novembre 1825.
7. MARIE ELISE, née 25 Juillet 1826, † 4 Avril 1858; en religion Sœur DARIA.
8. IGNACE, né 27 Novembre 1827, † 10 Octobre 1877.
9. MARIE MADELEINE, née 26 Février 1829, † 16 Sept. 1831.
10. LOUIS GABRIEL, né 18 Mars 1831.
11. JOSEPHINE, née 21 Avril 1833, † 9 Mai 1849.
12. ANTOINE, né 20 Avril 1835. Egouse: Madel. Rudloff. 5 enfants.
13. MADELEINE, née 3 Avril 1837. Egoux: Edouard Voegelé. 1 enfant.

## CHAPITRE I.

### La famille du R. P. Ignace Glœckler.

---

Parmi les familles catholiques de Niederbronn, celle du P. Ignace Glœckler passe pour une des plus notables. *Marie Anne*, sa grand'mère paternelle, était fille de *Jacques Muntzinger*, prévôt (Schultheiss) de Niederbronn et de *Rosine Jæger*, qui durant la tourmente révolutionnaire donnèrent asile à un prêtre non assermenté,<sup>1</sup> lequel disait la sainte Messe en une chambre, où se réunissaient quelques rares fidèles. Quand le secret eut été ébruité, le prévôt Jacques dût s'enfuir sur la rive droite du Rhin et ses propriétés furent vendues comme bien national.

Marie Anne, sa fille aînée, échappa à la proscription et aux fureurs d'Euloge Schneider qui avait été curé constitutionnel d'Oberbronn. Le 19 Février 1787 elle avait épousé *Michel Glœckler*<sup>2</sup> de Reichshofen, fils des défunts

1. Il était déguisé en paysan et portait, selon la mode d'alors, gilet rouge et petit tablier blanc. Le 26 Octobre 1791, *Michel Mathias Muller*, capucin de Neuf-Brisach, fit le serment constitutionnel en présence de la municipalité de Niederbronn et remplaça le curé fidèle à l'Eglise, M. Eberlen, qui avait prêté serment, le 13 Février 1791, sous réserve des droits de l'Eglise.

2. Un agriculteur, nommé Weber, retiré à Niederbronn, après avoir exploité la ferme, dite *Risackerhof*, située entre Niederbronn et Jægerthal, n'ayant pas d'enfants, adopta l'orphelin Michel et lui fit épouser sa filleule M. Anne Muntzinger. De là la surnom de *Risacker* donné jadis aux Glœckler.

*Joseph Glæckler* et *Anne Marie Kieffer*.<sup>1</sup> Parmi les témoins du mariage figurait l'instituteur Balthasar Fichter, aïeul maternel de Mgr Fleck, évêque de Metz.

De ce mariage est issu un enfant unique, *François Joseph Glæckler*, né à Niederbronn le 17 Juin 1789. A peine âgé de 18 ans, François Joseph, fut enrôlé comme conscrit le 10 Mars 1808, quitta Niederbronn le 27 du même mois et d'étape en étape arriva enfin au dépôt de son régiment à *Plaisance* en Italie, 16 Mai. Là il eut une singulière aventure.

Désigné à monter la garde devant le palais épiscopal de 10 heures du soir vers minuit, et las de rester sur pied à son poste, l'idée lui vint de s'asseoir sur un banc de pierre qui se trouvait auprès de la porte cochère. Appuyé sur son fusil qu'il tenait entre ses jambes, il se laissa aller à la rêverie et finit par s'endormir. Soudain il se réveille, mais ne trouve plus son fusil. Quand on le releva de son poste il avoua ingénûment qu'il avait été désarmé pendant son sommeil ; le cas était grave.

Le lendemain parut au corps de garde le sergent-major et commanda avec une mine sévère : « Que l'homme qui a dormi à son poste cette nuit me suive ! » Le jeune

1. Celle-ci était née à Scheuerlenhof (vulgo Schirlenhof), où fut versé le premier sang dans la guerre franco-allemande. Au cimetière de Niederbronn on lit sur le monument érigé à la mémoire de Pagnier :

†  
Ici repose  
la première victime française de la guerre franco-allemande  
1870-1871  
CLAUDE FERRÉOL PAGNIER  
maréchal des logis  
du 29<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval, tué dans une reconnaissance  
à Schirlenhof, le 25 Juillet 1870.  
R. I. P.

soldat, dont le cœur battait à rompre la poitrine, suivit son chef qui l'emmena droit à l'évêché. Mgr *Etienne Fallot de Beaumont*,<sup>1</sup> parut bientôt dans l'antichambre, où se trouvaient les deux militaires et s'adressant au plus jeune il lui dit : « Est-ce vous qui avez dormi au poste cette nuit ? » Ayant remarqué l'embarras du jeune homme qui s'exprimait en allemand, il lui demanda dans la même langue : « De quel pays êtes-vous ? » — « Je suis Alsacien, » fut la réponse. — « Et votre lieu de naissance ? » — « Niederbronn. » — « Ah ! je connais cet endroit qui est recherché pour ses bains. Connaissez-vous le maître de poste Pfitzinger ? » — « Bien certainement ! puisqu'il est le voisin de mon grand-père, jadis prévôt de Niederbronn. » — « Vous êtes donc le fils de Marie Anne ? Je vous ai vu quand vous n'aviez que trois ans d'âge. Vos parents sont de braves chrétiens qui ont hébergé les bons prêtres pendant la Révolution. Tenez ! voici votre fusil, dont je me suis emparé hier soir quand vous dormiez ; j'arrangerai votre affaire pour vous épargner la punition ; mais désormais soyez plus vigilant ! » Là-dessus il lui remit son arme avec une grosse pièce d'argent en guise de pourboire.

Le 2 Février 1808 les troupes de Napoléon I sous les ordres du général Miollis entrèrent dans Rome en

1. Ce prélat naquit à Avignon en 1750, alors que cette ville appartenait encore au Saint-Siège. Il devint évêque de *Voison*, siège qu'il résigna en 1801 par suite du concordat. Il obtint l'évêché de Gand, fut transféré par Napoléon I en 1807 à Plaisance, puis, en 1811, à l'archevêché de Bourges. Deux fois le gouvernement aux abois l'envoya à Fontainebleau pour engager le pape Pie VII à traiter des conditions de son retour à Rome, 19 Décembre 1813 et 20 Janvier 1814. Le pape refusa d'entrer en négociations vu que la restitution des Etats pontificaux était affaire de justice. Dieu d'ailleurs avait traité en faveur du vicaire de Jésus-Christ. La puissance de Napoléon était brisée et le 23 Janvier 1814 le colonel Lagorse eut ordre de reconduire le Pape à Rome. (Cfr. Mémoires du cardinal Pacca, 3<sup>e</sup> vol.)

dépit des protestations du pape. Le 17 Mai 1809 Napoléon, par un décret daté de Vienne, annexa Rome à l'empire français, et fût excommunié aussitôt, par Pie VII. Fait prisonnier dans son palais du Quirinal dans la nuit du 5 au 6 Juillet, le pape fut dirigé le 12 de Plaisance à Alexandrie pour être interné, d'abord à Savone, plus tard à Fontainebleau. Au passage du Pô les soldats de la garnison de Plaisance, parmi lesquels le jeune Glœckler, furent chargés d'escorter les voitures. Revenus à la caserne, ils apprirent que le pape avait été emmené prisonnier dans une des voitures.

Grâce au capitaine *Serker* de Niederbronn, François Joseph fut libéré au bout de quatre années de service militaire. Le 15 Septembre 1812 il épousa *Marie Odile Heller* qui mourut déjà le 26 Octobre 1816, âgée de 26 ans, après avoir été mère de trois enfants. Nommé adjoint au maire, 20 Février 1817, <sup>1</sup> on proposa au veuf d'épouser une riche cousine, fille unique. Il se rendit au secrétariat de l'évêché pour demander et payer les dispenses requises. Mais quand le vicaire général M. *Rittleng* lui eut dit que l'Eglise n'aimait pas voir les unions entre proches parents, François Joseph répondit : « En ce cas j'y renonce, » et il remonta à cheval pour s'en retourner à Niederbronn.

M. le curé Eberlen <sup>2</sup> pria le curé de Reichshofen,

1. Il resta adjoint pendant 23 ans. Le maire de Dietrich se trouvant souvent à Paris comme député, l'adjoint, en unissant les couples à la mairie, avait l'habitude de clôturer les formalités civiles par ces mots : « Soyez heureux ! et vivez en bons chrétiens ! » Il lui arriva de souhaiter un jour à un couple juif : « Vivez en bons chrétiens ! »

2. Antoine Henri Eberlen, né à Saverne, 18 Mai 1751, premier curé catholique de Niederbronn depuis la Réforme, nommé en 1780, mourut en Décembre 1822. Il eut pour successeur Jean David Reichhardt fondateur du couvent des filles du Très-Saint Sauveur.

M. Schultz,<sup>1</sup> de trouver au jeune veuf une épouse convenable dans sa catholique paroisse. Celui-ci recommanda la jeune fille d'un tisserand nommée *Odile Fritsch*, comme possédant d'excellentes qualités, mais peu avantagée sous le rapport de la fortune. Le veuf, qui tenait plus aux qualités morales d'une épouse qu'à la fortune contracta l'union religieuse avec Odile, le 11 Juin 1818.

De ce mariage sont issus 13 enfants dont quatre moururent en bas âge. Ignace le 8<sup>e</sup> des 13 naquit<sup>2</sup> le 17 Novembre 1827 et fut baptisé le lendemain, Octave de Saint-Martin, patron de la paroisse.<sup>3</sup> En ce jour, sans doute, l'apôtre des Gaules obtenait de Jésus-Christ pour ce nouveau né la grâce d'être prédestiné à devenir plus tard un apôtre dans l'île Martinique.

Un mot encore concernant les parents du Père Ignace. Le père, d'un naturel franc, loyal, généreux, se vouait avec zèle, comme agriculteur, aux intérêts de sa famille, comme adjoint, aux intérêts de la commune et de l'église. Que de personnes eurent recours à ses conseils dans leurs affaires de famille! Que de procès il empêcha par ses décisions fondées sur l'expérience et le bon sens!<sup>4</sup> Fidèle aux préceptes de l'Eglise il ne se gênait pas de

1. François Etienne Schultz, né à Seltz, 8 Juin 1758, fut vicaire puis curé à Obernai, refusa le serment en 1791 et après le concordat fut nommé à Reichshofen, où il mourut en 1827.

2. Dans la maison du grand-père que ses parents possédaient depuis le 31 Janvier 1825, en échange de celle qui leur appartenait vis-à-vis de l'école protestante des garçons.

3. Alexis Fritsch, son cousin de Reichshofen, et Elise Gunther, femme de Joseph Muntzinger, furent ses parrain et marraine.

4. Devenu veuf, pour maintenir l'accord dans sa famille, il fit le partage de ses biens entre ses enfants, se réservant, sa vie durant, dans chaque lot ce qu'il lui fallait pour son entretien.

faire maigre quand d'autres à ses côtés absorbaient des mets gras le vendredi.<sup>1</sup> — Ma religion est bien petite, lui disait un jour un protestant, son voisin de table, mais du diable elle est fort commode! — Il était le bras droit du curé, l'aidant à construire à l'ancienne église mixte un chœur réservé aux catholiques, à organiser les écoles en séparant les filles des garçons, à maintenir au cimetière la séparation des sépultures selon les cultes etc. Vers 1840 il donna sa démission d'adjoint parce que le maire venait de révoquer la permission de couper dans la forêt des branchages qui selon l'usage servaient à orner l'église et les repositoires à la Fête-Dieu. Dès lors il ne vécut plus que pour l'éducation de ses enfants et la bonne gestion de la fabrique de l'église, dont il resta président jusqu'à sa mort.

La mère, fervente catholique, savait réfuter les arguties des protestants du voisinage qui ne se lassaient pas d'entamer avec elle des discussions religieuses. Excellente ménagère, elle maintenait une discipline sévère parmi ses nombreux enfants, surveillant avec soin leur conduite à l'église, à l'école et dans la rue. On la craignait parce qu'elle ne laissait passer aucune faute sans la punir, mais on l'aimait parce qu'on la voyait peiner du matin au soir pour rendre heureuse sa famille. Elle était à la lettre la femme forte « en qui le cœur de son mari a mis sa confiance . . . Revêtue de force et de beauté elle a ouvert la bouche à la sagesse . . . et ses enfants se sont levés et

1. Les protestants, pour prouver qu'il est permis de faire gras tous les jours aiment à citer ces paroles de Jésus-Christ (Matth XVII.) « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort de la bouche etc. » Un quidam refuta le sophisme protestant de la façon drôle que voici : Eh quoi ! Croyez vous-donc que Eve ait absorbé le fruit défendu sous forme de lavement !

ont publié qu'elle est très heureuse. »<sup>1</sup> Nous verrons comment Dieu la récompensa de sa vie de sacrifice.

---

## CHAPITRE II.

### **Ignace à l'école, au collège de Bitche et au Petit-Séminaire de Strasbourg.**

---

La petite ville de Niederbronn, où naquit Ignace, est située entre deux collines, le long du ruisseau Falkensteinerbach, au pied des Vosges qui séparent la Basse-Alsace de la Lorraine, à 49 kilomètres de Strasbourg et à 23 kilom. du fort de Bitche. Chef-lieu d'un canton riche en établissements métallurgiques, Niederbronn compte actuellement environ trois mille habitants, dont 1130 Catholiques, 1690 protestants et 180 israélites. La ville, qui possède des bains fort renommés déjà du temps des Romains, se divise en trois quartiers ; celui des *ouvriers*, à l'ouest vers la fonderie, à l'entrée des Vosges ; celui des *bourgeois* qui exploitent les bains et qui forment autour des bassins d'eau minérale quasi le corps de la ville ; celui des *paysans*, à l'est vers Reichshofen.

La maison paternelle d'Ignace, à rez-de-chaussée et deux étages, est située au centre de Niederbronn, à quelques pas des sources minérales, de l'ancien presbytère et de l'église, jadis mixte, actuellement protestante, depuis

1. Prov. XXXI, 10, 25 etc.

le 5 Sept. 1886, où Mgr Fleck, évêque de Metz, enfant de Niederbronn, pontifia pour la première fois dans l'église catholique neuve, consacrée le même jour par Mgr Stumpf, coadjuteur de l'évêque de Strasbourg.

Les belles promenades de Niederbronn, les excursions dans les montagnes des Vosges couronnées de nombreuses ruines de châteaux-forts du Moyen-âge, l'animation qui régnait dans la ville durant la saison des bains, où beaucoup de prêtres venaient loger chez ses parents, tout cela hâta le développement des facultés intellectuelles d'Ignace, qui par nature était d'un caractère vif et pétulant. Ses parents profondément chrétiens lui inspirèrent dès l'âge le plus tendre, avec l'amour de Dieu, la haine du péché et pour préserver son innocence, il le confièrent avant l'âge requis à l'instituteur Fleck, père du futur évêque de Metz. Par ses espiègleries Ignace lassait si fort la patience du maître, que celui-ci offrit à ses parents de leur payer le prix de l'écolage s'ils le gardaient encore chez eux. Arriva le jour, où pour la première fois il devait se confesser.

« J'avais, m'écrivait-il,<sup>1</sup> entre 6 et 7 ans. Mes frères m'avaient fait une peur bleue, en me disant que le confesseur se servait de la cravache au confessionnal. J'étais très peu rassuré, car ma conscience n'était pas très nette : j'avais volé des pommes par ci, des poires par là etc, etc. Aussi la première fois que je dûs me confesser je parvins à m'esquiver avec un de mes camarades. Au lieu d'entrer à l'église par la porte qui mène à la sacristie, nous fîmes un détour et nous allâmes nous cacher chez la vieille M<sup>me</sup> Serker dans un grenier à foin, où nous restâmes blottis presque pendant toute la journée. Quelques mois plus tard, nouvelle confession des enfants de l'école. M. Reichhardt, alors sans vicaire, avait invité M. le curé Kapps de Gundershofen. Cette fois il n'y eut pas moyen de s'échapper. Le maître d'école

1. Lettre du 4 Avril 1869.

qui avait été instruit de notre escapade, avait l'œil sur nous. Enfin mon tour arrive et j'entre au confessionnal plus mort que vif. Il me sembla en ce moment voir la cravache se dresser devant moi comme un spectre; mais après tout j'étais résigné. Je récitais mon Confiteor tant bien que mal, après quoi je restais bouche close. Au bout de quelques secondes le confesseur (c'était M. Kapps) me pria de dire mes péchés. Je ne déserrais pas les dents. Enfin le confesseur me dit: « Tu ne sais donc rien! » Alors je fis un effort héroïque pour parler et je répondis carrément: « Je ne sais rien. » Le digne curé voyant mon embarras et mes angoisses, me fit une courte exhortation, que j'écoutais religieusement les yeux toujours braqués sur ses mains. Je sortis du confessionnal le cœur soulagé d'un poids énorme, car je n'avais pas vu de cravache et les bonnes paroles de mon confesseur avaient fini par m'enlever toute crainte. C'est ainsi que M. Kapps<sup>1</sup> m'a réconcilié avec la confession. »

Grâce au curé de Niederbronn M. Reichhardt, qui l'avait distingué parmi les enfants de chœur, Ignace, toujours au premier rang à l'école, fut placé au collège de Bitche,<sup>2</sup> où l'avaient précédé trois fils de l'instituteur Fleck, *Joseph*,<sup>3</sup> *Louis*<sup>4</sup> et *Théodore*.<sup>5</sup> Entré en 7<sup>e</sup> en octobre 1841, il fut atteint de dyssenterie peu avant le jour de sa première communion, au mois de Juillet 1842. Il eut de la peine à se traîner à l'autel pour recevoir J. Chr., puis le même soir il rentra avec sa mère et son frère Louis, sous le toit paternel, où il se remit lentement de sa maladie. Le 24 Août il put retourner à Bitche.

1. M. Kapps, devenu célèbre à cause de ses démêlés avec les protestants de Gundershofen, à propos d'un banc de communion qu'il fit placer pour séparer le chœur catholique de la nef mixte, fut nommé ensuite curé de Mollkirch, puis à Lochwiller, où, comme voisin, je lui administrais les derniers sacrements en Avril 1869.

2. Ce collège, ancien couvent des Augustins, fut offert à l'évêque de Metz, Mgr Besson, par la ville de Bitche, 13 Août 1827.

3. Mort chanoine de Metz le 10 Août 1896.

4. Sacré coadjuteur, 25 Juillet 1881, par Mgr Dupont des Loges auquel il succéda sur le siège de Metz le 18 Août 1886; il mourut le 27 Oct. 1899.

5. Il devint jésuite, vint à Montréal (Amérique) et décéda chez son frère à Metz le 30 Octobre 1897.

pour chercher le prix d'excellence, prix qu'il obtint dans toutes ses classes tant à Bitche qu'au Petit-Séminaire de Strasbourg, où il entra, comme élève de 3<sup>e</sup> en automne 1845.

Peu après sa maladie, sa pieuse mère, sans doute à la suite d'un vœu, le conduisit à pieds, lui et son plus jeune frère Louis, au pèlerinage de Marienthal pour les mettre sous la protection de la Mère de Dieu. Sur les instances du vicaire M. Gapp, Louis fut envoyé en 7<sup>e</sup> au collège de Bitche, où il passa une année avec son frère, 1844-45.

A Strasbourg les talents d'Ignace, l'aménité de son caractère gagnèrent vite l'estime et l'affection de ses maîtres et de ses condisciples. Aussi bien en 1848 quand les élèves, exaltés pour les idées républicaines, se livrèrent durant les récréations aux exercices militaires, ce fut lui qu'on élut commandant en chef. Habile à jouer divers instruments de musique,<sup>1</sup> il possédait en plus une admirable voix de ténor. — La musique, disait Beethoven, est la grande introductrice aux mondes supérieurs. Platon la recommanda pour calmer les troubles de l'âme et Hippocrate en fait une sorte de panacée contre les maladies de l'esprit. Qu'en pensent les médecins des aliénés?

En automne 1848 j'arrivais à Strasbourg pour entrer en seconde, quand Ignace étudiait la philosophie sous la savante direction de M. le professeur Reich, nommé aussi supérieur, en remplacement de M. Spitz promu à la cure de la cathédrale. Le 30 Novembre de cette année, l'évêque de Strasbourg *André Ræss*, assisté de Mgrs *Menjaud*

1. Il avait pour maître son condisciple et ami, Joseph Jehl, depuis 1863 curé de Seppois-le Haut, canton Hirsingue.

de Nancy et *Manglard* de Saint-Dié, sacra évêque de *Modon in partibus*, Mgr *Aloyse Kobès*, coadjuteur du vicaire apostolique des Guinées. Le jeune évêque, né à Fessenheim, canton Truchtersheim, n'avait que 28 ans, et s'était joint de bonne heure au R. P. Libermann, pour aider à évangéliser les nègres d'Afrique. Le lendemain de son sacre il vint au Petit-Séminaire, accompagné du R. P. Libermann et prononça à la chapelle un discours fort émouvant qui détermina Ignace, jusqu'alors encore indécis sur sa vocation, <sup>1</sup> à se faire admettre dans la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Mais il fallait vaincre la résistance des parents qui s'étaient imposés de grands sacrifices pour l'éducation de leurs deux fils. Le R. P. Libermann heureux de faire l'acquisition d'Ignace, réputé un des meilleurs élèves du Séminaire, fit exprès le voyage de Niederbronn et vint loger chez les parents de l'étudiant. <sup>2</sup> Grâce à sa douce et persuasive éloquence il parvint à arracher à l'affection maternelle le *Oui* décisif que le père d'Ignace lui avait déjà donné.

---

### CHAPITRE III.

#### **Ignace à Paris et au noviciat de Notre Dame du Gard.**

---

En Octobre 1849 Ignace fit ses adieux aux siens dans l'hôtel du Lion d'or, <sup>3</sup> où stationnaient les grandes

1. Il aspirait aux épaulettes d'officier.

2. Il occupait la chambre N° 3, appelée depuis la chambre du Saint.

3. Cet hôtel était tenu par Georges Ziegelmeyer, époux d'Elisabeth Muntzinger, sœur de la grand'mère d'Ignace.

diligences qui roulaient de Strasbourg vers Paris. Quelle scène déchirante ! Le 30 Décembre il envoya de Paris à ses parents, en langue allemande, une lettre dans laquelle leur souhaitant la bonne année, il les remercie du sacrifice qu'ils ont fait à un Dieu qui ne se laisse pas vaincre en générosité :

« Si, dit-il, je suis appelé à faire quelque bien aux âmes, c'est à vous que je le dois et vous y prendrez part . . . Après Pâques j'irai en Picardie, où notre Congrégation possède le couvent de Notre-Dame du Gard qui jadis était occupé par les trappistes. Il est situé à 30 lieues de Paris entre Amiens et Abbeville. Il y a là un noviciat sous la direction du R. P. Schwindenhammer qui a passé ici il y a 15 jours avec quelques missionnaires envoyés en Afrique. Depuis que je suis à Paris, il y a eu trois départs de missionnaires, le premier pour les colonies françaises, les deux autres pour l'Afrique. Quels touchants adieux ! Après un salut solennel à la chapelle, nous nous approachâmes de l'autel pour baiser les pieds de ceux qui allaient partir et dont le visage rayonnait de joie. Que n'ai-je pu partir avec eux ! »

Pendant qu'Ignace étudiait la théologie à Notre-Dame du Gard près Picquigny, son frère Louis entra, fin Octobre 1851, au Grand Séminaire de Strasbourg. Voici ce qu'il lui écrivait alors :

« Vois-tu mon cher frère, je veux bien te faire ma confession. On a beau renoncer à tout, il reste toujours au fond du cœur une voix qui se réveille parfois sans se laisser étouffer jamais, c'est la voix de la nature et de la patrie. Seulement dans ces moments j'essaie de sanctifier ces sentiments trop naturels, en m'offrant tout entier au cœur immaculé de Marie. Alors la pensée à ce que j'aime au monde n'a plus rien d'amer pour moi, si bien qu'au contraire je sens une grande consolation intérieure. Cette vie est si courte et Marie ne nous réunira-t-elle pas tous dans le ciel ? . . . Quant à toi, c'est maintenant qu'il te faut commencer sérieusement à jeter les fondements de l'édifice spirituel de la vie intérieure, car je pense que tu sens assez la nécessité qu'il y a pour un prêtre de tendre à la perfection qu'exige son état . . . Mais je ne veux pas ici te lancer dans des spéculations, où d'ordinaire l'imagination a la plus grande part. On écrit et l'on pense

souvent les plus belles choses sur ces sortes de sujets sans que l'on se sente porté à devenir meilleur. Toutefois ce que je voulais te dire, c'est de commencer à vivre dès maintenant de cette vie intérieure par laquelle seule nous pourrions retracer Jésus sur la terre. Or le fondement de cette vie intérieure est *l'esprit de foi*. Tout notre travail doit consister à renoncer à notre propre esprit, pour ne plus *penser désirer, parler et agir* que par l'esprit de foi. Et quel est cet esprit de foi? C'est l'esprit de Jésus manifesté aux hommes dans son saint Evangile. Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu . . . Pense du monde, comme Jésus en a pensé c'est-à-dire maudis ses maximes, méprise ses honneurs, ses richesses, ses plaisirs. Conversant avec les hommes, imite la douceur de J. Chr, son affabilité, sa tendresse et sa bonté, dont les effets s'étendaient jusqu'aux plus misérables. Prie comme Jésus, travaille comme lui, endure les peines et les souffrances à son exemple . . . Voilà le prêtre parfait. Toutefois ne mets point ton esprit à la torture, car le resserrement d'esprit et la contention sont le plus grand obstacle pour acquérir cet esprit de Jésus, dont l'apôtre a dit : là où est l'esprit du Seigneur, là aussi est la liberté. Il ne faut donc rien brusquer, surtout dans les commencements ; il faut faire peu, petit à petit et l'habitude se formera, alors on agira tout simplement, même sans y penser. Ainsi tu n'obéiras pas à la règle du Séminaire ou aux supérieurs comme un esclave, mais comme Jésus a obéi à Marie et à Joseph dans l'humble demeure de Nazareth ; de la sorte tu obéiras avec amour, avec bonheur et avec mérite.

En tout cela il faut savoir discerner la véritable dévotion d'avec celle qui n'en est que l'apparence. Rappelle-toi donc toujours que la dévotion ou plutôt la perfection ne consiste ni en de longues prières, ni dans les austérités, ni dans la douceur de ce qu'on appelle la ferveur sensible, tout cela n'est pas la perfection qui consiste uniquement dans la volonté adhérant à Dieu et aux choses de Dieu.

Quant à tes amis, sois prudent dans leur choix, je te conseillerais d'avoir quelques relations avec les abbés Kapps et Simonis, dont la fréquentation pourra t'être bien profitable. »

Après avoir lu et médité cette lettre, le séminariste Louis inscrivit en tête de son Imitation de J. Ch. ces vers :

O Jésus !

Faites qu'en mes pensers, mes désirs et mon faire,  
Il ne se trouve rien qui puisse vous déplaire.

Le 17 Novembre 1852 Ignace écrit à sa sœur Marie Elise, en religion *Sœur Daria*, directrice des religieuses du Très-Saint Sauveur à Saverne :

« Ma chère sœur. Bien souvent je suis en esprit auprès de toi, partageant autant que cela m'est possible tes peines et tes souffrances. Mais plus souvent encore je prie notre divin Sauveur qu'il daigne te faire entrer dans cette conformité parfaite à sa sainte volonté à laquelle il semble t'appeler en te faisant part de sa croix. Oui, loin de m'attrister des peines et des afflictions, dont tu me parles dans ta dernière lettre, j'en ai au contraire ressenti de la joie. Et quelle marque plus sûre pouvons-nous avoir de l'amour de Jésus pour nous, que les souffrances qu'il nous envoie ? C'est par elles que ce divin Maître attire et purifie nos âmes auxquelles il veut se communiquer sans mesure . . . Puisque le bon Dieu nous éprouve tous deux, souffrons avec courage, surtout souffrons avec amour et en union avec Jésus . . . La cause de nos inquiétudes, de nos troubles et de nos peines vient de ce que nous ne cherchons pas purement notre divin Sauveur et que nous n'avons pas encore renoncé à tout pour son amour . . . Tous deux nous avons le bonheur d'être consacrés à Dieu et tous deux nous tendons vers le même but qui est la perfection. Soyons donc toujours unis d'esprit et Dieu nous accordera peut-être plus facilement à deux ce qu'il nous refuserait seuls. Moi surtout en ce moment j'ai un bien grand besoin de prières. Dans quelques semaines je serai promu au *diaconat* et puis je serai en face du sacerdoce. J'en tremble quand j'y pense . . . » « Adieu, ma chère sœur, soyons unis à jamais dans les SS. Cœurs de Jésus et Marie ; c'est là que toutes nos peines nous paraîtront douces et faciles à porter, c'est là que nous apprendrons à souffrir en pauvres exilés, en attendant l'heureux jour qui nous réunira pour jamais au ciel. »

Le 25 Novembre 1852 il écrivit à son frère Louis à propos de la question de l'infaillibilité du Pape controversée entre Gallicans et Ultramontains :

« Les Ultramontains disent simplement que le pape est infaillible quand il parle *ex cathedra*. Voilà tout, ni plus ni moins. Et cela ils le tirent non seulement de l'impossibilité qu'il y a pour les membres de l'Eglise d'être d'un sentiment différent de celui de leur chef, mais surtout de la double promesse faite à Pierre ; à *Pierre seul*, puis *au collège des apôtres unis à Pierre*. Quand donc j'entends la voix de

Pierre s'adressant à tous les fidèles je n'ai pas lieu de craindre qu'il se trompe, d'abord à cause des promesses particulières qui lui ont été faites, ensuite à cause de l'absurdité qu'il y a de supposer que le reste de l'Eglise soit d'un sentiment contraire. Quand j'entends, dans les conciles, la voix du collègue des apôtres y compris Pierre, je ne crains pas non plus d'être trompé à cause des promesses faites aux apôtres unis à Pierre. »

« Du reste la grande controverse qui doit nous occuper est sur un autre terrain ; j'entends parler de celle que nous devons diriger contre nous-mêmes, contre ce vieil homme qui est en nous et dont les arguments subtils nous trompent et nous entraînent si souvent. Dans cette controverse prêtons-nous un mutuel appui. J'ai écrit à Sœur Daria que je voudrais que nous trois nous ne fissions qu'un seul cœur et qu'un seul esprit, animés d'un seul désir de nous sacrifier et de nous immoler tout entiers pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. »

« A propos de la question de Louis XVII<sup>1</sup> que d'aucuns prônent comme Sauveur de la France et de la société, voici mon sentiment. Les mêmes causes dans les mêmes circonstances doivent produire les mêmes effets. Or ce qui a sauvé la société il y a 19 siècles c'est J. Ch., ou ce qui revient au même, c'est l'*Eglise catholique*. Donc ce qui sauvera la société actuelle, c'est ce même J. Ch. opérant par son Eglise, comme par le passé. L'Eglise se montrera de nouveau comme une arche de salut surnageant au milieu des tourmentes révolutionnaires et préservant une fois de plus le genre humain d'un naufrage universel... Toute autre cause devant agir tendant vers le salut de la société ne pourra réaliser cette fin qu'autant qu'elle est l'instrument docile de cette même Eglise. Que Louis XVII existe encore, ou qu'il arrive au trône peu importe, le salut vient de J. Ch. par son Eglise. Tu me diras : Ah ! le vieux sansculotte affectionné à la république. Je te réponds que je n'en sais trop rien, et si tu veux ma pro-

1. La voyante de Niederbronn, Elisabeth Eppinger, disait-on, aurait vu l'homme qui sauverait la France et la société ; il traînait une jambe. Le fils d'un boucher de Lagny, qui boitait légèrement, en profita pour duper l'entourage de la voyante. Sous le nom de duc de Richemont, il posa comme fils de Louis XVI ; mais ce faux Louis XVII mourut subitement en automne 1852. Seul le vicaire de Niederbronn M. Gapp ne fut point dupe de l'imposture, car longtemps avant la mort du faux Louis XVII il me disait : La voyante a vu un homme qui boitait, on lui a fait accroire que c'est celui-ci. Or les prophètes ont vu parfois des centaines d'années d'avance les personnages qui devaient venir et les ont vus comme s'ils étaient présents. »

fession de foi en matière politique, je te dirai, ce que disait feu M. Libermann quand on lui demandait s'il était légitimiste ou républicain : « Je suis catholique. » J'ai adopté sa profession de foi et jusqu'à preuve du contraire je crois que c'est la meilleure. »

Le 24 Janvier 1853 Ignace écrit à son frère Louis, pour demander ses cahiers de l'Eglise avec objections, attendu que ses supérieurs lui avaient enjoint de professer le dogme à Notre-Dame du Gard. Ordonné prêtre par Mgr Kobès, le Samedi Saint 26 Mars 1853, dans la chapelle de l'antique abbaye, il y célébra sa première messe le lendemain, jour de Pâques. Ses supérieurs ayant changé d'avis le nommèrent professeur de philosophie. Il faisait deux cours par jour aux élèves ; quatre instructions sur des matières du catéchisme aux frères, ainsi qu'aux religieuses d'un petit couvent à un quart de lieue de Notre-Dame du Gard, fondé depuis peu pour former des religieuses missionnaires. Ces instructions il les faisait moitié allemand, moitié français.

En Août il notifie à son frère que M. *Burg*, professeur de morale au Grand-Séminaire de Strasbourg, ainsi que MM. *Freyd* et *Stumpff*, vicaires à la cathédrale, allaient entrer dans leur Congrégation. « N'aurais-tu pas envie d'aller à Rome, ajouta-t-il, pour y achever ta théologie, car tu dois savoir que notre Congrégation y possède un séminaire français sous la direction du Père *Lanurien* qui vient de passer son examen de Docteur en droit canon. »

Mgr *Forcade*, successeur de Mgr *Lacarrière* à la Basse-Terre, île Guadeloupe, ayant confié son Séminaire<sup>1</sup>

1. il était dirigé jusque là par des prêtres séculiers.

aux Pères du Saint-Esprit, Ignace y fut envoyé comme professeur avec les PP. *Klein*<sup>1</sup> et *Suillaud*, ainsi que les frères Vincent et Joseph. Avant son départ, il eut la permission de revoir sa famille à Niederbronn. Un dimanche du mois de Septembre il célébra, dans son endroit natal, sa première messe avec beaucoup de solennité; mais combien ses adieux, au moment du départ, étaient touchants! Père et mère, frères et sœurs, amis et voisins l'entouraient. Sur l'avis de sa mère tous se mirent à genoux pour recevoir la bénédiction du généreux apôtre partant pour sa mission. Puis sa mère se précipitant à son cou lui dit le visage inondé de larmes : « Adieu, mon fils, au revoir au Ciel! »

L'année suivante en effet elle allait l'attendre au ciel, étant décédée le 4 Juillet 1854, des suites d'une fluxion de poitrine. Sœur Daria était venue de Saverne pour l'assister dans sa courte maladie. Environ quinze jours après, Sœur Daria se réveille une nuit, regarde sa montre et comme il n'était pas encore 3 heures du matin, elle essaie de se rendormir. Soudain les rideaux blancs qui entourent son lit se séparent et elle aperçoit sa mère toute rayonnante de clarté qui lui dit : « Ma fille, je te remercie des soins que tu m'as donnés durant ma maladie, j'ai reçue au ciel la récompense pour tout ce que j'ai fait pour vous élever chrétiennement, bientôt tu seras avec moi. » Ce *bientôt* préoccupait vivement Sœur Daria. Pour la rassurer, M. Fischer, recteur de Saverne, lui dit : « Pour ceux qui sont entrés dans l'Eternité, *bientôt* peut signifier 50 ou 100 ans. » Sœur Daria détailla cette vision en une

1. Econome au Séminaire du S. Esprit et cousin du P. Schwindenhammer, nommé supérieur du Séminaire de la Guadeloupe.

lettre qu'elle écrivit à Ignace ;<sup>1</sup> elle en parla aussi à son frère le séminariste qui traita cette vision de rêve creux. De fait Sœur Daria mourut à Saverne le 4 Avril 1858 et fut enterrée au cimetière du couvent de Niederbronn.

Mais revenons au P. Ignace qui avant de quitter l'Alsace par Saverne, visita sa sœur en compagnie de son frère Louis auquel il écrivit de Paris sous la date du 25 Novembre 1853 :

« Avant-hier j'ai été au ministère de la marine chercher ma feuille de route avec tous les avantages et privilèges attachés au titre d'officier de marine. Demain je pars pour Brest. Nous passerons le dimanche à Nantes, puis le soir nous nous rendrons au lieu de notre embarquement par Vannes, Lorient etc. Nous nous embarquerons vers le 30 dans le port de Brest à bord de la Fortune. Mgr. Forcade évêque de Guadeloupe et le gouverneur de cette île seront à bord avec nous. Mgr. l'évêque m'a nommé grand maître des cérémonies de la cathédrale de Basse-Terre, charge que je cumulerai avec le professorat. »

« Dimanche dernier j'ai fait une expérience des plus curieuses à la plume et à l'encre, non pas des tables tournantes, mais de quelque chose d'analogue qui consiste à communiquer avec les esprits. Cette expérience du reste ne me donne pas envie d'en recommencer une seconde, car je suis convaincu que le diable est de la partie, vu qu'il est impossible d'y pouvoir reconnaître un agent naturel. »

« Je ne t'indiquerai pas la manière de se mettre en communication avec les esprits, manière qui du reste est bien simple; je ne voudrais pas que tu l'apprennes, encore moins par moi. »

« Après avoir eu plusieurs réponses très-curieuses je demandai qui était celui qui me répondait. Après quelques réponses évasives il fit tracer à la plume que je tenais le mot *diable*. Je bondis sur ma chaise et je lui demande une seconde fois son nom en allemand, il écrit : *Teufel*, puis en langue wolofe, il trace le mot *damon*, qui d'après un

1. Celui-ci mentionne cette vision en deux de ses lettres à son frère, après le décès de Sœur Daria.

de nos missionnaires est usité quelque fois pour signifier diable. Il me fit encore d'autres réponses curieuses que tu trouveras dans l'extrait ci-joint du rapport que j'ai fait au R. P. Supérieur. »

---

## CHAPITRE IV.

### **Le P. Ignace à la Guadeloupe, à S. Barthélemy et à la Martinique. Son retour en Europe.**

---

Basse-Terre, ce 13 Février 1854.

Mon cher frère,

La *Fortune* qui devait mettre à la voile le 1 Décembre, fut empêchée par une forte brise de sortir de rade. Le lendemain un bateau à vapeur vint nous prendre à la remorque et nous mener dans la haute mer. Brest, l'escadre qui stationnait dans la rade, les côtes de la Bretagne, tout cela plongeait successivement dans la mer et disparaissait graduellement à nos yeux. Debout sur la dunette nous nous montrions les rives de France qui semblaient s'enfuir. Puis on ne voyait plus que quelques points à l'horizon ressemblant à des nuages et enfin plus rien que ciel et mer. Seul je restai là les bras croisés, l'œil fixé sur l'horizon à l'endroit où la terre avait disparu ; puis je me mis à genoux et je récitais l'*Ave maris stella*, recommandant une dernière fois à Dieu les objets de mes affections que je laissais en France. Je rejoignis mes compagnons de voyage qui étaient pâles comme des spectres, rendant ce qu'ils avaient sur le cœur et dans l'estomac. Longtemps je me raidis contre le mal de mer, mais après le dîner, qui avait lieu à 5 heures, je sentis mon cœur faiblir petit à petit et je fis aussitôt restitution à la mer du dîner que je venais de prendre et qui cependant n'était pas volé. Nous six,<sup>1</sup> nous étions logés à la Sainte Barbe, espèce de cambuse au-dessus de la poudrière. Figure-toi un trou noir et obscur de 10 à 12 pieds carrés environ,

1. Les PP. Klein, Souillaud, Glœckler et trois frères.

où ne pénétraient ni le jour ni l'air. C'est dans ce réduit cependant que nous couchions dans des hamacs, qui suspendus aux poutres, se heurtaient à chaque coup de roulis les uns contre les autres. Jusqu'aux tropiques c'était encore assez tenable, mais là nous nous trouvâmes dans une véritable étuve. Aussi avec quel bonheur je sautais le matin de mon hamac pour respirer sur le pont l'air frais et pur de la mer. En vain nous tentâmes d'aborder Madère, les vents nous étaient devenus contraires, nous perdîmes 10 jours à croiser à 15 lieues sans pouvoir mouiller; finalement le gouverneur de la Guadeloupe, à cause duquel on devait s'arrêter à Madère, renonça à son projet et donna ordre de passer outre, au grand déplaisir de ceux qui auraient voulu goûter le Madère. »

« Nous courûmes sur Ténériffe et nous mouillâmes, Lundi 19 Décembre, dans la rade de *Santa Cruz*, jolie petite ville de 10.000 âmes qui occupe le long de la mer la partie inférieure d'un vaste amphithéâtre, dont les parties supérieures sont couvertes de cactus sur lesquels on cultive la cochenille. La température était délicieuse et la journée du 19 Décembre ressemblait à nos belles journées d'été en France. Le lendemain mardi je pus dire la sainte messe, mais par suite du roulis sur mer j'avais peine à marcher droit et à ne pas chanceler comme un homme ivre. Après la messe nous visitâmes *La Lagouna*, jadis ville épiscopale, à deux lieues de Santa Cruz. C'est là que je goûtais pour la première fois la banane. Le vin de cette île est très recherché et le dispute au Madère sous le nom de Madère sec et de Malvoisie. »

« Jeudi 22 Décembre nous levâmes l'ancre et en tournant la pointe méridionale de l'île, nous pûmes voir le célèbre pic de Ténériffe, dont le sommet couvert de neige produit une vue ravissante. Après avoir dépassé l'île de Fer, nous voguions de nouveau sur l'immensité de l'Océan. Tous les dimanches Mgr Forcade disait la messe sur le pont; l'autel était placé contre la dunette près du mât; le gouverneur, l'état major, le commandant du navire, les passagers et plus de 300 soldats assistaient recueillis aux saints mystères. »

« Le jour du nouvel an, 1 Janvier 1854, je fus baptisé pour la seconde fois de ma vie, du *baptême du tropique*. Après avoir passé le tropique, un matelot caché dans la hune du grand mât se met à crier: « Qui va là? » Le commandant du navire est obligé de lui dire le nom du navire, de quel pays il est, comment se nomme le commandant et finalement s'il y a des passagers qui n'ont pas encore passé la ligne du tropique. C'est là le messenger du *Père Tropicque*. Pendant ce temps il grêle, il pleut, il tonne, c'est-à-dire que des matelots du haut

des hunes jettent des pois sur le pont avec de l'eau et tirent des coups de pistolets en l'air. Alors arrivent du haut du mât de misaine le postillon et le meunier du P. Tropic montés sur des ânes. Le postillon remet au commandant une lettre du P. Tropic comme quoi celui-ci l'exhorte à se prêter à la cérémonie du baptême sous peine d'encourir son royal courroux etc. Pendant ce temps le meunier vend des poules et des pigeons aux curieux et au moment où ils s'y attendaient le moins leur jetait des poignées de farine dans la figure. Le lendemain 1 Janvier à 10 heures la cérémonie commença. Le cortège du P. Tropic arrive sur le pont. En tête marchait un tambour suivi de quatre énormes sapeurs coiffés d'immenses colbaks en peau de mouton; venaient ensuite la gendarmerie tropicale, Neptune avec son trident, un astrologue avec un octant monstre pour prendre la hauteur du soleil et chercher la latitude, des sauvages avec des plumes sur la tête, plusieurs diables tout noirs des pieds à la tête, avec des sacs pleins de noir de fumée et de farine, enfin arrive le Père Tropic, sa femme et son fils traînés sur un char. Le couple auguste se place sous une tente et tout le cortège forme sa cour. Neptune prend alors le gouvernement du navire et l'officier de quart cesse de donner ses ordres. Pendant ce temps les gendarmes du P. Tropic descendent dans la batterie et l'entrepont, fouillant tout le navire pour chercher ceux qui voudraient se soustraire à la cérémonie du baptême. Le curé du P. Tropic exorcise l'assemblée en chantant : Pater Tropicus et mulieribus et filius suis; puis il monte dans une manche à vent qui simule une chaire et adresse aux spectateurs un sermon dont le texte est tiré de je ne sais quel livre du bienheureux marsouin et dont le but est d'exhorter les néophytes à être généreux dans leurs offrandes. Après le sermon on fait l'appel de ceux qui doivent être baptisés. Les dames furent baptisées avec de l'eau de Cologne qu'on leur versa dans la manche, après que le perruquier leur eut fait la toilette avec une énorme brosse. Les hommes furent baptisés d'une autre façon. On les faisait asseoir sur une planche placée au-dessus d'une grande cuve couverte. Le perruquier leur faisait la barbe en les savonnant avec de la farine et en leur raclant la figure avec un énorme rasoir en fer blanc. »<sup>1</sup>

On le voit, encore en 1854 les navires mettaient six semaines pour aller de France en Amérique. Ignace dans

1. Le reste de la lettre s'est perdu.

une lettre à son frère<sup>1</sup> lui décrit la Guadeloupe, île en général de forme irrégulière, ayant 90 lieues de diamètre. Le point le plus élevé de l'île est la *Soufrière*, volcan qui a 1600 mètres d'élévation. Le pays vers les hauteurs jouit d'une température plus douce ; il est très accidenté, plein de mornes très escarpés, entrecoupés de précipices de 100 jusqu'à 150 pieds de profondeur au fond desquels coulent des torrents, dont les eaux se fraient avec peine un chemin à travers les rochers qui en forment le lit. L'île est divisée en deux parties égales par un petit canal ; l'une forme la Guadeloupe proprement dite, l'autre appelée *Grande-Terre* est plate et unie. Les petites îles qui en dépendent sont *Marie Galante*, ainsi nommée du vaisseau que montait Christophe Colomb qui la découvrit lors de son troisième voyage en Amérique, la *Désirade*, les *Saintes*, deux petites îles que Colomb découvrit le jour de la Toussaint. Toutes réunies elle possèdent une population d'environ 140.000 habitants, dont 10.000 anciens esclaves émancipés, nègres ou mulâtres.

« Par une belle soirée, du haut d'un morne, à deux lieues de la Basse-Terre, je contemplais avec ravissement le beau spectacle que m'offrait la nature. Derrière moi s'élevaient des montagnes escarpées couvertes de forêts, impénétrables même aux rayons du soleil ; au-dessus de cet immense tapis de verdure s'élève à 1600 mètres le sommet conique et stérile de la *Soufrière*, des entrailles de laquelle on voit s'échapper des tourbillons de fumée. A mes pieds se déroule une autre nappe de verdure descendant en pente et se terminant brusquement à la mer. Là on distingue le bananier avec ses larges feuilles, le palmiste, l'arbre le plus majestueux qu'il soit possible de voir, l'oranger, le mangotier, de vastes champs plantés de caféiers ou de cannes à sucre, çà et là entre les arbres les cases des nègres, puis la mer belle, calme, étincelante d'une couleur de pourpre aux derniers

1. 25 Juillet 1854.

rayons du soleil qui descendait dans les flots. Par ci par là on voyait la blanche voile d'une goëlette ou d'un brick qui se hâtait de rentrer dans la rade. A ma gauche on apercevait à une distance de 4 à 5 lieues le groupe des *Saintes*, et plus loin à travers un léger voile de brouillard on distinguait les contours de la Dominique. C'était là je t'assure, un spectacle si ravissant que j'étais tenté de me précipiter à genoux pour adorer l'auteur de tant de merveilles. »

Le 8 Novembre s'est effectuée la rentrée des classes. Peu après Ignace fit pris d'une fièvre urticaire qui provoquait une brûlure analogue à celle qu'éprouverait un homme qu'on roulerait dans un lit d'orties. La fièvre jaune exerçait alors de grands ravages, surtout parmi les soldats.

« Les prodromes ordinaires de la maladie sont des maux de tête et de reins, puis viennent des vomissements qui sont comme de l'encre, enfin le sang se porte en masse à la tête et tout est fini. Le corps devient jaune comme une orange et c'est ce qui a donné le nom de fièvre jaune à cette espèce particulière de fièvre. Passé le 9<sup>e</sup> ou 10<sup>e</sup> jour on est à peu près sauvé. »

C'était au temps de la guerre de Crimée le service des *packets* qui se faisait tous les quinze jours entre la France et ses colonies était supprimé; les habitants privés de nouvelles se sentaient claquemurés plus hermétiquement que les bourgeois de Sébastopol... Le 13 Décembre 1855 Ignace écrit à son frère :

« Les dignités sont venues pleuvoir sur moi à la Guadeloupe. Dès mon arrivée, à part ma charge de professeur, je fus chargé de la fonction de *Grand-Maître* des Cérémonies du diocèse. Six mois plus tard je fus nommé Secrétaire de l'évêché. A la mort de notre supérieur, P. Klein, je devins supérieur. Deux jours après, jour de première Communion au pensionnat des sœurs de St Joseph, j'assistais, en qualité de maître des cérémonies, Mgr l'évêque qui officiait pontificalement. Sa Grandeur allait se rendre au pied de l'autel pour commencer la messe quand elle me fit appeler au trône. J'y cours. On me dit de me mettre à genoux. J'obéis machinalement ne sachant

nullement le but de cette cérémonie improvisée. A l'instant même le premier Grand Vicaire tire une mozette de dessous sa chape, la passe à Mgr, qui me la jette par-dessus les épaules et m'embrasse en disant: *esto fidelis usque ad mortem*. Je tombais des nues et dans ma surprise je faillis tomber à la renverse. Ainsi me voici chanoine, membre du vénérable chapitre de la Basse-Terre. Le bon Dieu a pourvu que la tête ne me tourne. Dans quelques semaines je serai envoyé à l'île St Barthélemy, <sup>1</sup> colonie suédoise, dont le ministère va être confié à notre Congrégation. Il y a dans cette île <sup>2</sup> des méthodistes, des anglicans et d'autres sectes encore. »

Ignace exerça dans la ville de *Gustavia* le ministère pastoral et eut tout crédit auprès du gouverneur protestant. Il ne resta que cinq mois dans l'île (Février-Juillet 1856) <sup>3</sup> et reçut son obédience pour la Martinique où Mgr *Leherpeur* avait confié son Grand-Séminaire à la Congrégation du Saint-Esprit. Il y fut successivement chargé de l'enseignement de la philosophie, puis de la théologie jusqu'en 1859 où il revint en France, nous dirons bientôt pourquoi. <sup>4</sup> En attendant voici le petit aperçu qu'il donne sur la Martinique. <sup>5</sup>

« Cette île, ainsi que la Guadeloupe, appartient à ce vaste groupe d'Iles, qu'on appelle les Antilles et qui forment comme une vaste ceinture devant l'Amérique centrale, depuis la Floride (Amérique du Nord) jusqu'à la Côte-Ferme (Amérique du Sud.) Figurez-vous une chaîne de montagnes qui se dirige à peu près du Nord au Sud sur une longueur de 20 à 25 lieues, et dont les sommets les plus élevés dépassent de plus de mille mètres le niveau de la mer. Le versant oriental est baigné par l'Océan Atlantique, le versant occidental par la mer des Antilles. Tout le littoral de la mer, jusqu'à une assez grande

1. Mgr Forcade qui a eu des démêlés avec le Père Klein, enleva, du vivant encore de ce Père, à la Congrégation l'œuvre qu'il lui avait confiée.

2. Distante de 70 lieues de la Guadeloupe.

3. La feuille catholique d'Alsace. « Kirchen- et Schulblatt » a publié en 1857 un article qui rend compte des travaux du P. Ignace à St Barthélemy.

4. Dans sa lettre du 27 Mars 1857 il annonce le décès du P. Paulus de Hochfelden, mort de la fièvre jaune.

5. Lettre du 28 Sept. 1876.

hauteur, est cultivé et couvert de plantations ; les parties les plus élevées sont boisées. La principale culture de l'île, c'est la canne à sucre, mais cette culture est tombée par suite de la maladie persistante des caféiers et aujourd'hui la Martinique ne fournit pas même assez de café pour sa propre consommation. <sup>1</sup> Joignez au sucre le rhum et le tafia qu'on distille avec le sirop provenant du sucre, puis le cacao, avec lequel on fabrique le chocolat, et vous aurez une idée des principaux produits d'exportation de notre colonie. »

« Quant au climat, la Martinique jouit d'un été perpétuel, sans aucune variation de saison. Tous les jours entre midi et deux heures, le thermomètre marque de 30 à 31 degrés. Fort heureusement cette chaleur continue est tempérée par de fréquentes pluies et surtout par des vents réguliers qui soufflent du nord-est et qu'on appelle des vents *alizés*. Il est vrai nous avons ici une saison qu'on appelle l'hivernage, qui dure depuis Juillet jusqu'en Octobre. C'est l'époque des grandes chaleurs, des pluies diluviennes, des ouragans et des coups de vent. Les ouragans sont des tempêtes effroyables qui démolissent tout, déracinent les arbres, ravagent les plantations, emportent les maisons comme des châteaux de carte. Les coups de vent sont moins violents. »

« Avec les coups de vent, les tremblements de terre ne sont pas rares dans nos îles, qui sont toutes d'origine volcanique. En 1836, Fort-de-France, le chef-lieu de notre colonie fut presque totalement détruit... Le 17 Septembre de l'année dernière, 1875, nous avons ressenti à Saint-Pierre trois secousses fort violentes. Il fallait voir avec quelle ardeur et quel ensemble nos élèves se précipitaient par les portes et les fenêtres de leurs salles dans les cours, en poussant des cris terribles... Sous l'action énervante du climat et de la chaleur continuelle, le sang de l'Européen s'appauvrit rapidement ; avec cela, les forces s'en vont et l'on perd vite cette activité et cette énergie qui caractérisent l'Européen dans sa patrie. »

Pendant le carême de 1858 le P. Ignace prêcha alternativement avec Mgr Leherpeur à la cathédrale.

« Mon carême, écrit-il, <sup>2</sup> a bien réussi sous un certain rapport. Mes sermons ont été goûtés et la foule a été toujours en augmentant jusqu'à la fin. Voilà pour la satisfaction du petit amour propre. Mais

1. Et pourtant en Europe le café Martinique se vend dans les moindres épiceries !

2. Lettre du 12 Mai 1858.

malheureusement jusqu'ici je n'ai été que *æs sonans et cymbalum tinniens*. Les créoles écoutent avec beaucoup d'attention, mais quand on vient à toucher la question vitale de la pratique, ils font comme les Athéniens à Saint Paul : *audiemus te de hoc iterum*. Ainsi sous le rapport des conversions, le carême a été passablement maigre. Au reste c'est là l'œuvre de la grâce et le pauvre prédicateur doit s'estimer heureux d'avoir fait son devoir, d'avoir dissipé quelques préjugés et d'avoir jeté quelques semences qui germeront peut-être plus tard. La plupart des blancs créoles ont été élevés en France, où ils ont perdu leurs principes religieux. En revenant ici ils s'adonnent à toutes leurs mauvaises passions que favorisent un climat énervant, une corruption et une légèreté de mœurs incroyables. La corruption voilà le grand Goliath que le prêtre doit combattre ici. Malheureusement nous ne sommes pas toujours aussi heureux que David. On a beau prendre la fronde de la parole de Dieu et lancer les plus grosses pierres à la tête de Goliath, celui-ci ne bronche pas, s'en va tranquillement avec sa pierre et continue de vivre comme par le passé. »

« Hélas ! notre évêque attrapa une fluxion de poitrine quelques jours avant Pâques. Comme il était épuisé par le travail, le mal fit des progrès rapides et il mourut le 13 Avril. C'était un saint évêque, plein de zèle et d'activité, qui laisse à son diocèse une foule d'œuvres très-importantes. Je devais l'année prochaine remonter dans la chaire de la cathédrale et j'allais être chargé de faire une conférence par mois à la jeunesse créole de S. Pierre. »

« Le gouverneur de Saint Barthélemy a été nommé, il y a quelque temps, officier de la légion d'honneur. J'ai prié un de mes amis de Gustavia d'aller complimenter le gouverneur au sujet de cette nomination. Dans ma lettre à cet ami j'ajoutais qu'il ne me restait plus désormais qu'une seule chose à demander à Dieu pour M. le gouverneur, c'est qu'il lui fasse la grâce de reconnaître la vérité qui se trouve seule dans l'Eglise catholique. L'individu à qui j'avais écrit donna tout simplement ma lettre à lire au gouverneur qui, après en avoir pris connaissance la rendit à ce Monsieur en lui disant : « Dites au P. Glœckler que je le remercie de ses souhaits ; mais je n'en ai plus besoin, car je reconnais que *l'Eglise catholique est la seule véritable Eglise*. Assurez-le de ma part que je ne l'oublierai jamais. » Depuis j'ai appris de la part de Mgr l'évêque de la Guadeloupe que le gouverneur de S. Barthélemy pense donner bientôt sa démission pour se retirer en France et rentrer dans le sein de l'Eglise. Cela est une preuve de plus que la droiture de cœur et d'esprit, aidée de la grâce, conduit infailliblement à la religion catholique. »

Mgr Porchez, successeur de Mgr Leherpeur, confia la direction du Petit-Séminaire de la Martinique à la Congrégation du S.-Esprit. Le P. Ignace fut chargé d'organiser l'enseignement classique et revint à la maison du S.-Esprit à Paris pour s'entendre avec le Supérieur général R. P. Schwindenhammer. Il quitta à bord de la *Seine* Fort de France, 30 Avril 1859, avec le Supérieur du Grand-Séminaire, toucha la Basse-Terre (Guadeloupe), les Açores, entra dans la rade de Gibraltar le 1 Juin, débarqua le 9 Juin à Toulon, et arriva enfin le Mardi de Pentecôte par Marseille et Lyon à Paris, d'où il se rendit à Notre-Dame de Langonnette, en Bretagne, où la Congrégation possédait un collège, un scholasticat et un noviciat de frères.

En Septembre 1859 il vint à Niederbronn embrasser son vieux père et prier sur la tombe de sa mère. De crainte de laisser faiblir son cœur il abrégua son séjour en Alsace et revint à Paris, pour en montrer les curiosités à son frère Louis, alors vicaire de S.-Pierre-le-Vieux à Strasbourg, auquel il avait apporté en un bocal de tafia un serpent<sup>1</sup> trigonocéphale, pris dans un champ de cannes à sucre qui touche au Séminaire.

« Il y en a beaucoup à la Martinique de ces serpents, dont la moindre morsure est mortelle.<sup>2</sup> La nuit on voyage rarement sans avoir une torche de résine ou un fanal en main. Un soir je descends des hauteurs à une lieue de S. Pierre, avec un autre de nos pères. Nous étions à cheval et un petit nègre nous suivait avec un fanal. Un peu avant d'arriver au Séminaire mon cheval passa par-dessus un superbe serpent. J'en fus quitte par un bon coup d'éperon dans le flanc de ma monture. Le serpent n'eut pas le temps de se lever et se

1. Quand l'abbé Louis Glœckler devint aumônier à la manufacture des glaces au Waldhof, près Mannheim, il donna ce serpent au musée de Strasbourg par l'entremise de M. le Dr Engel.

2. Lettre du 27 Mars 1856.

contenta de gagner les herbes qui bordaient le chemin. Un serpent allongé ne peut faire de mal. Pour s'élancer il s'élève en forme de spirale, ramène la tête au milieu des replis, puis bondit tout d'un coup sur sa proie. Le membre piqué enfle prodigieusement. La tête d'un de nos chiens piqué à l'œil droit s'enfla au point de devenir une grosse boule informe. Ce qui est assez singulier c'est qu'à la Guadeloupe il n'y pas même ombre de serpents. Bien plus les Anglais lors des anciennes guerres, ont voulu introduire des serpents dans cette île, afin de laisser aux Français quelque bon souvenir de leur affection et de leurs sympathies. Eh bien ! tous ces serpents ont disparu complètement sans laisser la moindre trace de leur secte antisociale. »

Dans toutes ses lettres le P. Ignace chargeait son frère de lui procurer des morceaux de chant, notamment de M. Wackenthaler,<sup>1</sup> organiste de la cathédrale de Strasbourg. A ce sujet il cite « un certain maître de musique italien *Lassus* (je crois) qui plein d'admiration de lui-même, avait fait écrire sur son piano ces paroles un peu hardies : *incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi* ;<sup>2</sup> drôle d'idée dans une tête plus drôle encore. »

---

## CHAPITRE V.

### **Le P. Ignace préfet d'études et professeur au Séminaire-Collège de Saint Louis de Gonzague à Saint-Pierre, île Martinique, de 1859 à 1877.**

---

Si le Supérieur général s'était conformé au goût du P. Ignace il l'eut envoyé dans les missions d'Afrique.

1. Le journal « Les Antilles » rendant compte de la distribution des prix, du 24 Novembre 1866, s'exprime comme suit : « Tous les auditeurs ont été surpris et charmés de la justesse et de l'ensemble des chœurs de chant exécutés par les élèves (d'après les compositions de M. Wackenthaler). L'honneur en revint au P. Glœckler le Directeur de l'établissement qui les a mis à l'étude. Et, puis il faut le dire, ce professeur, dont la modestie égale le savoir et la bonté, est l'idole des élèves que rien ne rebute du moment qu'il s'agit de lui être agréable : il possède le secret de leur rendre la science amusante et la religion aimable et douce. »

2. Vous m'avez révélé les secrets et les mystères de votre sagesse. (Ps. L. 8.)

Voici ce qu'à ce sujet il écrivit à sa cousine *Sœur Marie des Vierges*,<sup>1</sup> dame au monastère du Bon Pasteur à Perpignan :

« J'ai ri de bon cœur quand j'ai lu dans votre lettre que vous regardiez toujours dans les Annales de la Propagation de la Foi pour y voir figurer mon nom. Hélas ! ma pauvre cousine, j'ai été attrapé comme vous, qui aviez une si belle envie d'aller dans les missions et que vos supérieures ont fourrée dans ce beau pays du *Roussillon*, où il vous est absolument impossible de vous faire martyriser pour le Saint Nom de Dieu. Lorsque je sortis du noviciat en 1853, je pensais qu'on m'enverrait dans les missions d'Afrique. Au lieu de cela, je reçus ma feuille de route qui m'envoyait à la Guadeloupe avec quelques confrères pour y fonder un collège. Je fis alors ce que vous avez fait depuis, j'*obéis*. Après deux ans et demi, je fus envoyé à la Martinique, où j'habite depuis 20 ans. Or ni la Guadeloupe, ni la Martinique sont des pays de Missions ; ce sont tout bonnement des diocèses français, exactement comme votre beau diocèse de Perpignan. Voilà pourquoi vous n'avez jamais vu le nom de votre cousin dans les Annales de la Propagation de la Foi. »

Parti du Havre le 13 Octobre 1859, avec 14 prêtres, sur le navire *Harmonie*, le P. Ignace après avoir subi une rude traversée, arriva enfin après 47 jours dans la rade de S. Pierre, Martinique, 29 Novembre. Pour se frayer un passage à travers la foule de nègres et de nègresses qui criaient et gesticulaient pour exprimer leur joie de le voir revenir sain et sauf, il dut croiser la baïonnette, c'est-à-dire pousser en avant avec son parasol, qui dans ces pays est un compagnon inséparable.

Le Séminaire-Collège de S. Louis de Gonzague à

1. Lettre du 28 September 1876. *Alexandrine Zieglmeyer* (en religion *Sœur Marie des Vierges*) et sa sœur *Elisa* (en religion *Sœur Saint-Louis de Gonzague*) étaient cousines du P. Glœckler, par leurs grand'mères Marie Anne et Elisabeth Muntzinger. *Elisa*, dame du Bon Pasteur d'abord à Bologne, se trouve actuellement à la tête du Monastère de Viterbe. *Florentine*, leur sœur utérine suivit *Alexandrine* à Perpignan et porte le nom de *Sœur Agnès de Jésus*.

S. Pierre<sup>1</sup> prospéra à vue d'œil sous l'habile direction du P. Glœckler qui refusa toujours le poste de supérieur de l'établissement, occupé en premier lieu par le R. P. Emonet lequel, en 1881, devint supérieur général de toute la Congrégation et fut remplacé naguère par Mgr Le Roy. Comme on voulait lui imposer cette charge en remplacement du P. Emonet,<sup>2</sup> il écrivit au Supérieur général :

« Mais enfin, si vous avez décidé irrévocablement de me jeter sur les épaules cette lourde charge de plomb qu'on appelle l'autorité; eh bien ! mon T. R. P. quoiqu'il m'en coûte et quoiqu'il puisse m'arriver je me soumettrai. Ma vie vous appartient, vous avez le droit d'en disposer et je n'ai pas le droit de refuser, même quand je suis à peu près certain de succomber. »<sup>3</sup>

A cette époque ses forces étaient brisées par un labeur incessant sous un climat meurtrier. Voici du reste comment il savait employer son temps.

« Je me lève à 4 ½ h., à 5 h. la messe suivie de l'Oraison; à 6 h. je prépare la classe, je corrige les devoirs. A 8 h. classe jusqu'à 10 h.; à 11 h. leçon particulière pour un élève qui se prépare pour entrer dans l'école navale. A 2 h. classe jusqu'à 4 heures. A 5 h. seconde leçon particulière de Mathématiques pour un autre élève qui veut faire son baccalauréat ès-sciences et qui se propose d'entrer à l'école polytechnique. Joins à cela le temps que me prend mon bréviaire, les différents exercices de la communauté, les répétitions de musique vocale, enfin une foule d'autres choses et tu comprendras que j'arrive au bout de la journée sans pouvoir me reposer. »

Aussi au mois de Mars 1860 fit-il une grave maladie de fluxion de poitrine qui faillit le mener à la porte du tombeau. Il lui fallut tout le mois d'Avril pour se

1. Fondé à la suite de la loi Falloux en 1851 et dirigé d'abord par des prêtres séculiers.

2. Nommé préfet apostolique à la Guyane.

3. Lettre du 28 Mai 1875.

remettre. Les eaux thermales, situées à deux lieues de S. Pierre dans une des gorges du volcan de la Martinique appelé *Montagne Pélée*, le rétablirent parfaitement.

Mgr Porchez étant mort, l'empereur Napoléon III s'obstina à nommer au siège de la Martinique M. l'abbé *Mounicq*, supérieur du Séminaire de la Basse-Terre (Guadeloupe). Pie IX trouvant le sujet indigne, refusa de le préconiser et les choses en restèrent là jusqu'à la chute de Napoléon en 1870. Pour trancher le nœud gordien on proposa de faire nommer évêque le P. Ignace. Naturellement celui-ci s'opposa à toute intrigue.<sup>1</sup> Enfin sous la présidence de M. Thiers, Mgr *Fava*, ancien vicaire général de l'île Bourbon, fut nommé évêque de la Martinique, diocèse qui pendant plus de dix ans avait eu à sa tête un Vicaire général Administrateur, M. *Guesdon*.

Le P. Ignace tout en regrettant l'état de choses vraiment déplorable causé par l'affaire Mounicq, se livra avec ardeur à ses travaux si monotones de professeur.

« C'est bien le cas de dire<sup>2</sup> les années se suivent et se ressemblent exactement. Toujours même soleil, même verdure, même labeur et mêmes fatigues . . . Parmi les quelques satisfactions que l'on peut goûter dans l'enseignement aux Antilles, je te mentionnerai celle-ci. Un de mes élèves, parti au mois de Juin de la Martinique, a subi un brillant examen à la Faculté de Paris au mois d'Août. Il a mérité la mention très-bien et a reçu les félicitations de tous ses examinateurs. Au mois de Novembre dernier il a ajouté au diplôme de bachelier ès-lettres, celui de bachelier ès-sciences. En ce moment il se trouve à Paris dans l'établissement de Sainte-Barbe se préparant pour l'école polytechnique. C'est un jeune homme accompli sous tous les rapports et je ne serai pas étonné, en le voyant figurer dans trois ans parmi

1. L'abbé Mounicq, rentré en France, toucha du gouvernement les émoluments d'évêque nommé par l'Empereur.

2. Lettre du 10 Janvier 1861.

les premiers sur la liste d'admission à l'école polytechnique. <sup>1</sup> Malheureusement tous nos élèves ne nous donnent pas les mêmes consolations. Ce sont généralement des enfants, gâtés par la faiblesse de leurs parents, avec cela volontaires et paresseux. Si l'on n'était pas soutenu par l'amour de Dieu et du devoir, on ne tiendrait pas longtemps à une besogne aussi ingrate »

« . . . Ici, à la Martinique, écrit-il, <sup>2</sup> nous vivons dans une grande surexcitation produite par la guerre du Mexique. En ce moment 10.000 hommes sont campés à Fort de France. Déjà ce matin trois vaisseaux de ligne ont passé devant notre rade se dirigeant du côté de Mexique . . . »

« Le 27 Octobre 1865 <sup>3</sup> un millier de Zouaves, en destination pour le Mexique, et campants au *Fort Desaix*, à un kilomètre de Fort de France, se revoltèrent, contre un poste d'infanterie de marine qui avait pour consigne de ne laisser sortir personne sans permission, et ceux qui obtenaient la permission ne devaient sortir que par détachements de 25 hommes. Cette mesure était nécessaire, car plusieurs fois déjà les Zouaves, de passage à la Martinique, avaient fait du désordre dans la ville de Fort de France. « Nous ne sommes pas des prisonniers, criaient-ils, nous voulons sortir. » La faible garnison du fort dut prendre les armes et croiser la baïonnette contre les Zouaves. A la nouvelle de la révolte on fit marcher contre les Zouaves, qui avaient forcé leurs gardiens à quitter le fort et à se tenir devant la porte d'entrée, toutes les troupes des garnisons de Fort de France et de S. Pierre. Deux canons furent braqués contre la porte pour empêcher la sortie des zouaves, qui fusillèrent l'infanterie presque à bout portant, depuis 2 heures jusqu'à 6 heures du soir et ne cessèrent qu'après avoir épuisé leurs munitions. A une heure du matin, à la faveur des ténèbres un officier du génie escalada les remparts avec quelques hommes et ouvrit les portes du fort. Les zouaves, plongés dans le sommeil, furent cernés par les troupes qui étaient entrés dans le fort dans le plus grand silence. Dans cette lutte meurtrière 100

1. Le 12 Janvier 1865 il écrit que « 6 philosophes se préparent au baccalauréat. Il y a là une rude besogne. Pour ma part outre les leçons que je donne à nos futurs bacheliers, j'ai la Rhétorique et quatre cours de mathématique deux fois par semaine et d'une heure chaque cours. Si tu joins à cela la charge de préfet des études, la musique etc., tu comprendras facilement que je gagne mon pain à la sueur de mon front, d'autant plus que nous sommes dans un pays où l'hiver ressemble exactement à l'été. »

2. 29 Septembre 1862.

3. Lettre du 18 Novembre 1865.

hommes furent mis hors de combat, sur ce nombre il y eut 20 tués du côté des zouaves et 4 du côté de la garnison de Fort de France. Plusieurs des blessés succombèrent plus tard à l'hôpital. Le Gouverneur remit le jugement de l'affaire au maréchal Bazaine. Si les Zouaves avaient eu leurs armes,<sup>1</sup> qu'ils ont dû laisser à bord du vaisseau *l'Allier*, la Martinique eût été ravagée, car l'effectif des troupes de cette île montait à peine à cinq compagnies depuis la guerre du Mexique. »

« Il y a quelques mois M. Libermann Léon, lieutenant de la légion étrangère a passé à la Martinique pour se rendre au Mexique. Son frère Henri est chirurgien-major à Mexico. »<sup>2</sup>

A propos du R. P. Stumpf qui avait quitté la Congrégation du S. Esprit en 1864 et fut nommé Supérieur du Grand-Séminaire de Strasbourg, voici ce que pensait de lui le P. Ignace :

« Sa nomination a fait sensation ici. J'ignore quels sont les motifs qui l'ont déterminé à quitter la Congrégation. Je suis trop loin pour pouvoir apprécier tout cela. Voilà pourquoi j'aime mieux me taire là-dessus tout en regrettant pour la Congrégation la perte d'un aussi brillant sujet. Ce sont là d'ailleurs des questions épineuses qu'il est difficile d'apprécier quand on ne tient pas le fil. Il y a cinq ans nous avons passé ensemble d'agréables moments en Bretagne et à Paris. »<sup>3</sup>

Le 23 Janvier 1866 son frère Louis, vicaire de Saint Pierre-le-Vieux, quitta son poste pour se rendre à Waldhof, près Mannheim, en qualité d'aumônier des ouvriers français et allemands d'une fabrique de glaces, appartenant à une société française, dont le duc de Broglie, futur ministre de Mac Mahon, était vice-président. Le 15 Mai de cette année il vint à Niederbronn bénir le mariage de sa nièce Angélique. Le matin du jour des noces son père, frappé

1. Ils se battaient avec celles qu'ils trouvèrent au fort Desaix.

2. Les deux frères, fils du médecin de Strasbourg et neveux du R. P. Libermann, furent rapatriés en 1867 à la fin de l'expédition au Mexique.

3. A Langonnette et au Séminaire du S. Esprit.

d'apoplexie fut administré avant la bénédiction nuptiale et mourut deux jours après, âgé de 77 ans.<sup>1</sup> Quand le R. P. Ignace reçut l'annonce de cette triste nouvelle, 10 Juin, il bénit la divine Providence qui avait conduit son frère, prêtre, à Niederbronn assez à temps, pour prodiguer au digne vieillard les secours de la Religion, dans cette même chambre, où les prêtres non assermentés disaient la sainte messe en cachette en 1792.

Louis ne resta que 15 mois au Waldhof et fut nommé curé de Schweinheim près Saverne. Le P. Ignace le félicita d'être revenu dans la bonne et catholique Alsace, l'engagea « à utiliser ses loisirs dans des travaux littéraires, avec humilité et en se méfiant de la petite gloire, afin d'arriver à ce degré de perfection, où le blâme, pas plus que les louanges, ne soit plus capable de troubler l'âme. » Le 25 Août 1870 il écrivit au curé son frère :

« Je t'écris la mort dans l'âme et le cœur déchiré par d'horribles angoisses. Qu'est donc devenue notre pauvre Alsace ? Que sont devenues Niederbronn et Reichshofen ? Que sont devenus nos frères, notre sœur, et leurs familles ? Qu'es-tu devenu toi-même ? Voilà ce que je me demande depuis trois jours.<sup>2</sup> Mon imagination effrayée me reproduit sans cesse les scènes d'horreur et de carnage dont notre pauvre pays a été le théâtre, et alors j'apprends d'immenses et peut-être d'irréparables malheurs. Fais-moi connaître la vérité toute entière, afin que je connaisse toute l'étendue des malheurs qui ont dû frapper notre famille. Si je tiens à être renseigné sur le champ, ce n'est pas uniquement pour envoyer des larmes à mes frères et pleurer avec eux sur les ruines de leurs maisons. Je sens que j'ai le devoir de les secourir ; oui ! je l'ai juré devant Dieu qui soutiendra mes forces. Si mes frères ont perdu leur fortune, dis-leur que tout ce que peut l'amour d'un frère pour des frères dans le besoin, je le ferai avec joie.

1. Etant soldat en Italie, il avait rêvé qu'il mourrait à cet âge.

2. Les Français donnent le nom de bataille de *Reichshofen* à la déroute de Mac-Mahon près Wœrth, 6 Août 1870. Or Reichshofen est distant de Niederbronn de 3 kilomètres à peine ; de là les angoisses du P. Ignace.

et bonheur. Je suis professeur, je donne des répétitions. Jusqu'à présent j'en ai donné beaucoup et gratuitement, parce que je mettais au-dessus de l'argent mon dévouement pour les enfants qui nous sont confiés. Si ma famille est ruinée personne ne trouvera mauvais que je travaille désormais pour de l'argent, afin de remplir un devoir sacré. J'en ai déjà dit un mot à mon Supérieur qui m'a autorisé. »

« Le Gouverneur de la Martinique avait envoyé dès le 19 Août un aviso à l'île danoise S. Thomas, où devait arriver le 20 le packet français du Mexique, passant par la Havane et devant apporter les nouvelles du câble transatlantique jusqu'au 17. Le 20 l'avisio était de retour à Fort de France à 8 h. du soir. Vers 9 heures un télégramme du Gouverneur arrivé à S. Pierre annonce une grande victoire dans laquelle les Prussiens auraient perdu 40.000 hommes.<sup>1</sup> Pendant toute la nuit c'était une joie, un enthousiasme indescriptibles, toute la ville était illuminée. Pour moi, je ne puis pleurer quelque douleur que je ressente. Je n'ai pu pleurer en apprenant la mort de mon père, quoique mon cœur fut écrasé. La fièvre jaune a enlevé mes meilleurs amis et confrères et mes yeux sont restés secs. En un mot, depuis la mort de ma mère, je n'ai pas pleuré. Eh bien ! cette nuit-là, l'émotion était trop forte et j'ai pleuré . . . »

Le 17 Janvier 1871 la frégate autrichienne la *Nozawa*<sup>2</sup> mouilla dans la rade. Le second de la frégate, le lieutenant de vaisseau, Baron de *Haan*, ayant fait une visite au collège de S.-Pierre, se chargea avec plaisir de faire expédier de Vienne une lettre,<sup>3</sup> dans laquelle le P. Ignace suppliait son frère de lui transmettre des nouvelles de la famille. En même temps il lui notifia que depuis la proclamation de la république, arrivée à la Martinique le 24 Septembre, les noirs se révoltèrent contre les blancs qu'ils voulurent massacrer. Une trentaine d'habitations sucrières ont été saccagées et plusieurs personnes furent

1. On se battait à cette époque devant la ville de Metz.

2. C'est elle qui apporta l'empereur Maximilien au Mexique, ramena son cadavre en Autriche et prit une part brillante au combat de *Lissa*.

3. Arrivée à destination le 19 Février.

tuées. L'émeute se calma bientôt, grâce à l'arrivée d'un navire de guerre. <sup>1</sup>

Les colonies envoyèrent à l'Assemblée nationale des députés ultra-révolutionnaires, élus par la majorité des noirs et mulâtres. Le conseil général désirant laïciser l'instruction, vota en principe la création d'un Lycée; mais les finances faisant défaut, le lycée est resté à l'état de projet. <sup>2</sup>

En 1875 les inspecteurs d'école signifièrent aux maires des communes d'Alsace, qu'après Pâques, les sexes seraient mêlés aux écoles. Les grands garçons et filles devaient désormais fréquenter l'école de l'instituteur et les plus petits aller à l'école de la sœur ou de la demoiselle. Cette prescription ouvrait la porte à l'immoralité. Parmi les communes de l'Alsace celle de Schweinheim fut une des premières à protester contre cette promiscuité. <sup>3</sup> Le P. Ignace écrivit à ce sujet à son frère : <sup>4</sup>

« Les luttes que tu as dû soutenir pour maintenir tes écoles, m'ont vivement intéressé ainsi que tous mes confrères. Je ne puis que t'en féliciter. Mais hélas ! la volonté de l'homme de fer et de sang reculera-t-elle devant l'opposition de quelques communes de l'Alsace, où aujourd'hui la force prime le droit ? Quoiqu'il en soit, le succès définitif ne dépend que de Dieu seul. Quant à nous, soyons fidèles à la devise : fais ce que dois, advienne que pourra. Je prie Dieu qu'il

1. Le nouveau gouverneur, contre-amiral *Cloué*, ayant fait fusiller 7 des principaux assassins et incendiaires, la sécurité devint complète.

2. Les frères de *Plarmel* et les sœurs de S. Joseph de *Cluny* soignaient l'instruction primaire, et étaient encore plus difficiles à remplacer. Depuis quelques années on a expulsé les frères parmi lesquels l'abbé *Mucher*, qui devint professeur à l'orphelinat d'Al-Koussaïr dans le diocèse de Césarée de Philippe et vint quêter en Alsace-Lorraine pour son évêque, à présent patriarche du rite grec melchite, *Pierre IV Géraïgiry*.

3. Le gouvernement passa outre, destitua le maire Joseph Trœsch et finit par imposer le mélange des sexes par l'entremise du nouveau maire. On est revenu depuis sur cette mesure.

4. 29 Juillet 1875.

te soutienne et t'inspire dans les difficultés que tu auras probablement à affronter plus tard. »

« J'ai reçu<sup>1</sup> par le packet du 21 Décembre ta lettre dans laquelle tu me fais le récit de ton pèlerinage à Rome<sup>2</sup> pour gagner le jubilé. Mais par exemple quelle drôle d'idée, en passant par Munich, d'aller faire une visite à Dœllinger! Je tremblais quand je te vis te diriger vers la demeure du *Herr Probst*. Ces gens orgueilleux et entêtés sont généralement peu endurants et, comme d'ailleurs tu n'allais pas précisément chez Dœllinger pour lui porter des compliments,<sup>3</sup> je m'attendais à te voir descendre les escaliers un peu plus vite que tu les avais montées. Fort heureusement pour toi, tu n'as rencontré que la figure d'une vieille catachrèse de ménagère. »

« J'ai lu avec avidité ton histoire politique de l'Alsace. Il me semble que tu as fait là un travail très-sérieux.<sup>4</sup> Ton histoire est bien divisée et les périodes font saisir avec netteté l'ensemble de ton travail; tu as pleinement atteint ton but : *Court, clair et vrai*. Cependant en cherchant à être court, tu t'es trop borné à une simple esquisse des principaux événements. Par exemple Sainte Odile la patronne de l'Alsace aurait selon moi mérité quelques pages. J'aurais voulu également un aperçu de l'état social de l'Alsace sous les rois francs et au Moyen-âge; quelques détails sur l'introduction du protestantisme etc. Quoique je ne sois plus très-compétent dans la langue allemande je dois te dire que ton style est excellent, concis, ferme et nerveux. Avec ces qualités, tes œuvres seront au-dessus du médiocre. Courage donc et tâche de nous donner une belle et bonne histoire de l'Eglise d'Alsace. »

« Nous faisons des préparatifs pour recevoir notre nouvel évêque,

1. Lettre du 28 Mars 1876.

2. En société des curés Specht et Reyss je me rendis à Rome par le Triberg, Constance, Munich, Innsbruck, Trente, Vérone, Venise, Padoue, Bologne, Florence, Sienne, Pérouse, Assise, Lorette. Après une excursion à Naples où je fus témoin du miracle de S. Janvier, et au Vésuve, je retournai chez moi par Civita-Vechia, Pise, Gênes, Marseille, Toulouse, Agen, Issoudun, Orléans et Paris. J'avais déjà été à Rome en 1857 avec M. Thierry, comme moi alors professeur au Petit-Séminaire de Strasbourg.

3. Je voulais demander à Dœllinger, s'il connaissait un concile, tenu pour authentique, *sans l'approbation du Pape*. Conséquemment l'infailibilité de l'Eglise réside dans le successeur de S. Pierre. Dœllinger était absent.

4. Dans sa lettre du 9 Février 1877 il cite la critique de la *Revue des questions historiques*, dont l'appréciation bienveillante de mon histoire politique lui fit d'autant plus de plaisir que cette Revue ne prodigue les éloges qu'à bon escient.

Mgr *Carméné*, ancien vicaire gén. de l'île Bourbon.<sup>1</sup> Les évêques s'usent vite dans les colonies. Depuis la fondation des évêchés coloniaux, la Martinique va recevoir son quatrième évêque, malgré un interrègne de 11 ans; la Guadeloupe en est à son cinquième depuis 1851. »

Peu après le P. Ignace retomba malade de dysenterie chronique et dut se mettre au régime du lait depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Juin. Il était heureux de savoir que son frère avait été nommé à la cure de Stotzheim, localité qui avait fourni au diocèse de Strasbourg et à l'Eglise tant de prêtres et de religieuses,<sup>2</sup> notamment ses amis *Ch. Diringer*, *A. Utz* et *L. Spitz*.<sup>3</sup> Il y connaissait deux familles de bonne et vieille noblesse, les barons de Mullenheim-Rechberg et les comtes d'Andlau-Hombourg. Un d'Andlau (branche française), ex-aide de camp de Napoléon était marié à une créole de la Martinique, Pelletier de Saint-Remy.

Mercredi 10 Janvier 1877 était le jour fixé pour l'élection des députés au Reichstag. L'Alsace-Lorraine en envoyant pour la première fois des députés à Berlin, 10 Février 1874, les avait chargés de protester contre l'annexion du pays à l'empire allemand décrétée à Francfort, 10 Mai 1871, sans vote préalable des habitants. Les députés Alsaciens-Lorrains soumirent de 18 Février 1874 au Reichstag la motion suivante : « Considérant que par le traité de Francfort l'Alsace-Lorraine a été incorporée à l'empire d'Allemagne, sans que la popula-

1. Mgr Fava fut nommé au mois d'Août 1875 au siège de Grenoble.

2. De 1830 à 1900 Stotzheim a eu 30 prêtres et plus de 40 religieuses.

3. Ce dernier était neveu de l'archiprêtre de la cathédrale, Charles Spitz, jadis supérieur du Petit-Séminaire et comme tel professeur de rhétorique du P. Ignace. M. Utz, curé de Hilsenheim et chanoine de San-Marco, vit retiré chez son neveu A. Wurtz, curé à Orschwiller. M. Diringer, jadis secrétaire de Mgr de Ségur, est actuellement membre de la Congrégation des Pères de Sion, fondée par Th. Ratisbonne après la conversion miraculeuse de son frère Alphonse en 1842.

tion ait été consultée, plaise au Reichstag décider qu'il soit statué sur la situation de l'Alsace-Lorraine, soit par un vote général de la population soit par une assemblée désignée à cet effet par ce vote. »

Par cette motion le traité de Francfort était mis en question, ce qui souleva la réprobation universelle des membres du Reichstag, qui par des rires bruyants et de violentes interruptions couvrirent le discours du député de Saverne, M. *Teutsch*, protestant et républicain. Mgr Ræss, évêque de Strasbourg et député de Schlestadt, craignant de la part du gouvernement des mesures de rigueur contre les Alsaciens-Lorrains, traités de rebelles, crut devoir déclarer « que les Alsaciens-Lorrains de sa confession n'ont nullement l'intention de mettre en question le traité de Francfort conclu entre deux grandes puissances. »

En effet ce traité légalement conclu était un mur d'airain contre lequel se heurtait la motion des députés sans pouvoir le renverser. Il eut été plus sage et plus politique d'appuyer la motion suivante : « Par le traité de Francfort, la France a cédé forcément l'Alsace-Lorraine à l'empire allemand. Le vote du 10 Février prouve que les Alsaciens-Lorrains ne veulent pas être annexés à l'Allemagne ; plaise en conséquence au Reichstag de déclarer neutres les deux provinces dont l'annexion a été reconnue par M. Bismarck comme une *faute politique*, mais comme une *nécessité militaire*. » En soutenant cette motion les députés auraient pu établir, sans doute sans succès, — quia melior est conditio possidentis — qu'une zone neutre entre la France et l'Allemagne, depuis la Belgique jusqu'à la Suisse, en parant à de futurs conflits, écarterait d'avance la nécessité militaire et réparerait la faute politique.

La déclaration de l'évêque de Strasbourg froissait à cette époque la fibre patriotique de bon nombre d'Alsaciens-Lorrains. — Comme si la politique était affaire de sentiment et non d'intérêt ! — Aux élections de 1877 on tenait à écarter l'évêque de Strasbourg et l'on offrit la candidature de Schlestadt à M. Stinzy, notaire à Muttersholz.

Vers Noël 1876, M. *Ignace Spies*,<sup>1</sup> écrivit à M. Steinmetz, curé de Barr : « Pour la quatrième fois, je reviens de chez M. Stinzy ; pour la quatrième fois il refuse d'accepter la candidature. Celle d'un prêtre est impossible vu l'affaire de l'évêque. Veuillez engager M. le médecin Ruhlmann, maire à Epfig, de l'accepter. » Le Docteur refusa net, car il ne voulait pas passer pour le candidat du parti clérical.

Le 28 Décembre 1876, je fus mis en demeure dans une réunion de prêtres, d'accepter la candidature à défaut de M. Stinzy.<sup>2</sup> Je me rendis le lendemain chez Mgr Ræss pour savoir quelle était son opinion. Sa Grandeur prête à se dévouer encore, me dit que je Lui rendais service en acceptant la candidature. Dans mon manifeste du 30 Décembre 1876, j'invitais les électeurs à protester avec moi contre diverses contraintes que le gouvernement nous faisait subir. Voici ce manifeste :

1. Devenu célèbre en 1896, quand le curé de Stotzheim, après avoir fait casser l'élection du Kreisdirector Pöhlmann, l'eut prié d'entrer en lice pour représenter le Kreis de Schlestadt. Maire de Schlestadt en 1893, M. Spies fut destitué parce que seul parmi tous les maires du Kreis il n'avait pas voulu agiter en faveur du Kreisdirector.

2. Déjà en Septembre 1876 M. le député Joseph Guerber m'avait fait promettre d'accepter une candidature, soit dans le Kreis de Schlestadt, à défaut de M. Stinzy, soit dans le Kreis d'Erstein-Molsheim, où la candidature était offerte à M. de Bulach père, qui refusa de l'accepter, et fut remplacé par M. Linder, huissier à Obernai, lequel échoua contre M. Rack, médecin à Benfeld.

*Electeurs !*

Je me présente à Vous comme Alsacien et comme prêtre, et en cette double qualité je vous adjure de voter en 1877 avec les sentiments que vous avez eus en 1874. Dites nettement à l'Allemagne et à l'Europe que vous êtes encore aujourd'hui ce que vous étiez alors, décidés à poursuivre la revendication de nos droits.

Hélas ! de quelque côté que se tournent nos regards attristés, nous ne voyons que contrainte.

1. *La contrainte de l'émigration*, en pourchassant nos amis et nos proches, a lésé notre vie privée, ruiné nos intérêts de famille.

2. *La contrainte militaire* nous enlève nos fils nés et élevés français, alors que le gouvernement n'aurait dû considérer comme allemands que ceux qui sont nés depuis le 10 Mai 1871, jour néfaste du traité de Francfort, et en attendant n'incorporer dans les régiments allemands que des volontaires.

3. *La contrainte de la propriété* nous soumet pour les dépenses publiques, au bon plaisir du gouvernement, sans qu'il nous soit permis, d'exercer un contrôle sérieux. Chacun d'ailleurs sait à quelles incessantes tracasseries nous exposent les impôts sur le vin et sur la distillation des eaux-de-vie, sans compter nombre d'autres charges toutes aussi vexatoires.

4. *La contrainte de la presse* nous interdit l'usage libre de la presse à nous Alsaciens, chez qui l'imprimerie fut pourtant inventée au xv<sup>e</sup> siècle.

5. *La contrainte scolaire* livre nous enfants à l'Etat qui les dresse d'après ses méthodes sans avoir égard aux droits des parents, des communes et de l'Eglise.

6. *La contrainte religieuse*, en fermant nos séminaires et nos écoles libres, en expulsant les religieux, en confisquant les mandements épiscopaux etc., lèse nos intérêts les plus sacrés, trouble les consciences.

A vous Electeurs ! incombe le devoir de protester avec moi contre ces contraintes.

Il ne peut pas être question de s'abstenir, car l'abstention serait une trahison, une adhésion tacite à tout ce qui s'est fait en Alsace-Lorraine.

Au scrutin donc, Electeurs du cercle de Schlestadt ! que pas un de vous ne reste en arrière, qu'aucun de vous ne néglige de remplir son devoir.

Vous savez ce qu'ont fait mes amis Guerber, Simonis et Winterer pour revendiquer nos droits ; je me joindrai à eux, c'est vous dire quelle sera ma ligne de conduite.

GLÆCKLER,  
curé de Stotzheim.

*Stotzheim*, le 30 Décembre 1876.

Le 3 Janvier 1877, le procureur B. de Colmar vint dans mon presbytère, accompagné du juge d'instruction R. et d'un greffier, pour dresser protocole, me menaçant des rigueurs de la loi. — De quelle loi, répliquai-je ? Est-ce de la loi allemande ou bien de la loi française dont vous voulez parler ? On nous les applique arbitrairement les deux ! On nous soufflète de droite, de gauche et dessus la tête encore on nous assomme avec la massue de la dictature ! Bref ! vous faites de nous ce que bon vous semble. Qu'avez-vous à me reprocher ? — Vous parlez, dit le procureur, de contrainte d'émigration, or nous ne forçons personne d'émigrer. — Comment ! repris-je, et nos jeunes gens, nés et élevés français, qui ont passé la

frontière, pour ne pas être obligés de servir contre leurs frères dans les troupes allemandes, à peine essaient-ils de rentrer chez leurs parents, que les gendarmes sont à leurs troussees pour les forcer de repasser la frontière? — Sans doute! dit le procureur, aussi je regrette cette mesure et personnellement je la désapprouve, mais je ne puis rien y changer. — Et moi répliquai-je, je ne puis pas la qualifier autrement que de contrainte d'émigration . . . .

Peu après les gendarmes eurent ordre de confisquer mes manifestes; ils poussèrent même le zèle jusqu'à confisquer mes bulletins de vote dans le canton de Markolsheim.<sup>1</sup> A cette époque, nous n'avions d'autre journal catholique que la feuille hebdomadaire « Le Volksfreund » paraissant le Samedi.

Or Samedi soir, 6 Janvier, j'appris que M. Stinzy, avait accepté la candidature qui lui était offerte par certains notables aux ordres du gouvernement. Comme il avait refusé la candidature aux instances du parti dit clérical, je le regardais comme le candidat du parti *libéral, franc-maçon et gouvernemental*. Aussitôt je parcourus les cantons de Barr et de Villé pour distribuer mes bulletins de vote.<sup>2</sup> Arrivé à Schlestadt la veille des élections je constatais qu'on avait retenu mes bulletins de vote et j'eus de la peine à les extorquer au détenteur. Ce Mardi, 9 Janvier, veille des élections, étant jour de marché, je chargeais l'épicier *Andlauer* de les faire parvenir aux électeurs des différentes localités du canton de

1. Notamment au presbytère de Hilsenheim.

2. L'imprimeur Sutter de Rixheim les avait expédiés avec les manifestes aux quatre curés cantonnaux du Kreis peu avant la déclaration de saisie.

Schlestadt et je partis pour Markolsheim. Là le digne curé, stupéfait de mon apparition, me dit : « Mais je vous croyais en prison ! On m'a dit que vous serez expulsé et que pour cette raison M. Stinzy se dévoue enfin. J'ai prévenu les curés du canton d'anéantir vos bulletins de vote. » Il était trop tard pour démentir cette manœuvre. Aussi le lendemain n'obtins-je dans le canton de Markolsheim que 210 voix contre 2322, données à M. Stinzy. Dans les cantons de Barr, de Villé et de Schlestadt j'avais eu 2909<sup>1</sup> voix contre 2513 données à M. Stinzy. Le candidat du parti protestant, M. Zeyssolf de Gertwiller, n'ayant obtenu que 940 voix, M. Stinzy était élu.<sup>2</sup>

Je protestais cette élection qui était le résultat de la violence et de la fraude. Son Excellence, M. *Windhorst* m'écrivit personnellement le 14 Février pour me renseigner sur le mode à suivre. Mais quand M. Stinzy eut déclaré vouloir se joindre à MM. Guerber, Simonis et Winterer, M. Windhorst me fit prier le 28 Février par le député *Grutering* de retirer ma protestation, pour ne pas livrer le Kreis de Schlestadt, à cause d'une question de personnes, aux agitations d'une nouvelle élection. Ce que je m'empressai de faire.

Le P. Ignace, mon frère, tout en regrettant de m'être laissé entraîner dans la carrière politique, me félicita de mon succès relatif.

1. Sans les voix obtenues à Gertwiller, où au dépouillement de l'urne, on regarda mes bulletins, imprimés en français, comme non venus.

2. Les feuilles accusaient le résultat suivant :

	Cantons de			
	<i>Barr :</i>	<i>Schlestadt :</i>	<i>Villé :</i>	<i>Markolsheim :</i>
Stinzy :	1001	1140	372	2322
Gloekler :	1230	601	1078	210
Zeyssolf :	370	184	96	290

« Pour ce qui est de ta profession de foi, écrit-il, <sup>1</sup> j'ai trouvé qu'elle dépassait de cent coudées toutes les banalités qui remplissent ordinairement les écrits de ce genre. Je t'ai retrouvé là avec ta devise : court, clair et vrai. Cela est solide, concis, plein de nerf et d'énergie, mais en même temps très-hardi. Après cela si tu as eu à subir des avanies, tu ne l'as certes pas volé. Cela ne veut pas dire que je désapprouve ta proclamation, bien loin de là, car si j'avais eu à te conseiller je ne t'aurais pas fait changer un iota. Je veux dire seulement ceci, qu'étant donnée ta profession de foi, tu devais t'attendre à une formidable opposition de la part du gouvernement. J'ai lu dans l'Univers la profession de foi de M. Charles Grad, qui est bien pâle à côté de la tienne. Enfin pour résumer toute cette question, je puis t'assurer que j'aime infiniment mieux te voir dans ta bonne paroisse de Stotzheim que de te voir à Berlin, où tu ne pouvais espérer faire grand'chose qui vaille. Je suis vraiment heureux que tu sois conservé à ta paroisse et dispensé d'affranchir les hasards et les périls de la vie politique. »

« Sur les hauteurs qui environnent la ville de Saint Pierre, du côté de l'Est, se trouve un grand plateau, à environ 500 m. au-dessus du niveau de la mer. C'est sur ce plateau, appelé *Morne-Rouge* que notre premier évêque a établi un pèlerinage à la Sainte Vierge, sous le titre de *Notre-Dame de la Délivrante*. Encore à mon arrivée ici le Morne-Rouge était couvert de forêts. Aujourd'hui un joli bourg s'est formé autour de l'église et la paroisse compte près de 3000 âmes. Le pèlerinage est desservi par nos Pères et le Morne-Rouge, par la douceur et la fraîcheur de sa température, est devenu un lieu de changement d'air pour les malades et les convalescents ; j'y passe ordinairement mes vacances ».

« Il y a un peu plus d'un an, plusieurs dames de Saint-Pierre eurent l'idée d'offrir à Notre-Dame de la Délivrante des couronnes d'or formées par les bijoux offerts par les femmes de la Martinique. Ces couronnes bénites par Pie IX sont évaluées à douze mille francs. La fête de ce couronnement <sup>2</sup> eut lieu le 1<sup>er</sup> Mai 1877. Malheureusement la pluie empêcha la réception solennelle de l'Evêque à l'entrée du bourg, où l'on avait dressé un arc de triomphe. Mgr, avant d'officier pontificalement posa lui-même les deux couronnes sur la tête de la Sainte Vierge et de l'Enfant Jésus. Le soir l'Evêque fit la béné-

1. Lettre du 28 Mai 1877.

2. Il y avait eu déjà un couronnement le 8 Décembre 1868 avec des couronnes ordinaires, dont on ornait la tête de la Sainte Vierge et de l'enfant Jésus.

diction de deux nouvelles cloches, dont l'une d'une valeur de près de 4000 fr., avait été donnée par une veuve fort riche qui habite le Morne-Rouge. »

Ici s'arrête la correspondance du P. Ignace avec les membres de sa famille. Quelques mois après la fête du couronnement de N. D. de la Délivrante, sa dépouille mortelle devait reposer à l'ombre du Sanctuaire au cimetière du Morne-Rouge.

---

## CHAPITRE VI.

### **Derniers moments du P. Ignace ; obsèques, regrets et éloges.**

---

Les sentiments de crainte et de défiance de lui-même avaient empêché longtemps le P. Glœckler de prononcer ses vœux perpétuels. La Providence permit même qu'il fut affligé de fortes tentations contre sa vocation, surtout quand le P. Stumpf eut quitté la Congrégation. Mais ce qui pour d'autres moins généreux eut été une occasion de défection, c'est à dire, le travail, la peine et la subordination, était au contraire pour lui un motif de rester à la tâche ; il lui répugnait de regarder en arrière après avoir mis la main à la charrue. Son esprit de dévouement et de générosité le firent triompher de toutes les tentations. Il fut heureux de s'être consacré, le 2 Février 1875, où il prononça ses vœux perpétuels, pour toujours au Seigneur dans la Congrégation du S.-Esprit. Trois jours avant sa mort il écrivait au P. Sundhauser : « Le T. R. P. sait bien que je me suis voué à la Congrégation corps et âme. »

Depuis lors il s'appliqua davantage encore à être un vrai religieux. Ce qui dominait dans sa vie, c'était l'esprit de foi. Plein de prévenance et de charité envers ses confrères, il se montra dans ses rapports avec les élèves plein de bonté, sans faiblesse, ni familiarité. Tous, en retour, avaient pour lui une affection pleine d'estime et de confiance qui était partagée par la colonie de la Martinique tout entière.

Dans les derniers temps, le P. Ignace, excellent mathématicien, se plaisait aux études astronomiques et passait souvent une grande partie de la nuit à observer les astres. Il admirait l'Omnipotence du Créateur dans ces corps lumineux répandus dans l'immensité des espaces et semblait avoir comme un pressentiment que bientôt il lui serait donné de quitter la terre et de contempler face à face l'auteur de tant de merveilles.

Rien cependant ne faisait prévoir sa mort subite, bien que son corps eut été usé avant le temps par les maladies et le travail incessant. Le 9 Octobre au soir, il était en récréation avec ses confrères, parlant et souriant comme à l'ordinaire. A minuit son voisin de chambre; le P. Babet entend ses gémissements, accourt auprès de lui, le trouve oppressé d'un asthme qui le suffoquait et se hâte de lui donner l'absolution. Quelques minutes après, la connaissance était éteinte. Il s'était confessé deux jours auparavant au P. Supérieur *Grasser*, avec un soin tout extraordinaire, comme s'il avait pressenti sa fin prochaine. Les soins de MM. les docteurs *Bellevue* médecin principal de la colonie et *Olméta*, appelés en toute hâte restèrent impuissants à le tirer de son état de prostration.

Vers 6 heures du matin le P. Grasser lui donna l'Extrême-Onction, puis il monta à l'autel, ainsi que quatre

autres Pères, afin d'offrir la Sainte Messe pour le cher malade. Celui-ci cependant baissait à vue d'œil, sa respiration devint de plus en plus haletante et entrecoupée. A 8 heures tous les Pères étaient réunis autour du mourant, ainsi que les élèves qui tenaient à lui faire leurs derniers adieux. Quelques minutes après, le P. Ignace rendait sa belle âme à Dieu, en présence des Pères dont il était le parfait modèle, en face des enfants créoles pour qui il avait sacrifié sa vie, devant les sœurs de S. Paul dont il était le père spirituel et qui étaient accourues pour lui prodiguer leurs soins, hélas! restés inefficaces. Huit heures et quart sonnaient au fort, quand le P. Renaud, récitait au milieu des pleurs et des sanglots la prière des agonisants ; l'âme du P. Ignace venait de quitter la terre, pour s'envoler au ciel.

Ce fut comme un coup de foudre dans toute la ville quand retentit la nouvelle « le Père Glœckler est mort ! » Les personnages les plus marquants accoururent pour contempler encore une fois les restes du regretté défunt qui avait su se faire aimer de tout le monde, grands et petits. M. le Gouverneur exprima à M. le Supérieur par télégramme les regrets que lui causait cette perte qui selon lui frappait toute la colonie. « En effet ! s'écria le P. Supérieur Grasser, le bon Dieu nous l'a pris, et il savait cependant jusqu'à quel point il nous était nécessaire ; à Lui donc aussi le soin de le remplacer, s'il veut que le bien se continue. Humainement parlant je suis inconsolable ; je sens mon pauvre cœur frappé à mort. Oh ! qu'il me serait doux et agréable en ce moment de suivre cet ami intime que j'ai connu, aimé et apprécié depuis mon jeune âge. »<sup>1</sup>

1. Lettre du P. Grasser au P. Supérieur général, 11 Octobre 1877. Le P. Grasser, cousin de M. Fix, curé de Niederbronn, puis d'Erstein, était Alsacien et avait fait ses études classiques au Petit-Séminaire de Strasbourg.

Le 10 Octobre à 5 heures du soir eut lieu la levée du corps qui au milieu d'un énorme concours d'amis venus de tous côtés fut d'abord conduit à la chapelle, puis le soir transporté au Morne-Rouge, où les religieuses veillèrent toute la nuit auprès de la dépouille mortelle. Le lendemain vers 9 heures arriva Monseigneur *Carméné* avec les Pères de Saint-Pierre et de Fort de France ainsi que plusieurs prêtres de la colonie. Monsieur le curé de la cathédrale chanta la grand'messe avec diacre et sous-diacre, puis Sa Grandeur fit l'absoute. Jamais au Morne-Rouge on n'avait vu un enterrement aussi solennel.

Le P. Grasser voulut faire chanter aussi une messe de requiem pour le cher défunt dans la chapelle du Séminaire-Collège de S.-Louis de Gonzague, mais comme elle était trop petite pour recevoir les personnes qui tenaient à rendre à la mémoire du P. Ignace l'hommage public de leur reconnaissance, les anciens élèves adressèrent à M. le Supérieur une lettre commune dans laquelle ils lui exprimèrent le désir de faire célébrer ce service funèbre à la cathédrale même. Le P. Grasser acquiesça de grand cœur à des vœux si légitimes et le service demandé fut célébré à la cathédrale le Mardi 30 Octobre à 8 heures du matin.

« Pour se rappeler un pareil office funèbre, écrit le P. Grasser, il faut remonter aux obsèques de Mgr Leherpeur. Quelle pompe! quel concours de prêtres et de fidèles de toutes conditions! Nos élèves ont chanté une messe de requiem en musique, l'orchestre a joué des morceaux funèbres admirables. Depuis le Gouverneur jusqu'au dernier des pères de famille, tous nous ont offert leurs condoléances les plus sympathiques. Hélas! tout cela ne nous

rendra pas notre cher Père, ce Père qui était pour moi un ami d'enfance aussi dévoué que fidèle, un conseiller sage et prudent, un aide intelligent et puissant; ce Père qui pour le collège était un professeur modèle, le plus ferme appui, l'inspirateur et le directeur de ses fêtes, le gardien vigilant de son honneur et de sa bonne réputation au dehors. Ah! quel vide!... Néanmoins que la sainte volonté de Dieu soit faite et son saint nom béni! »<sup>1</sup>

Le journal « Le Bien public », bulletin religieux de la Martinique, rendant compte du décès du P. Ignace,<sup>2</sup> s'exprime comme suit : « La mort du P. Glœckler, si connu, si aimé, si apprécié dans toute la colonie sera un deuil public. Professeur éminent, esprit aussi vaste que distingué, cœur généreux, âme profondément sacerdotale, le P. Glœckler, qui se dévoue depuis 1860 à la grande œuvre de la formation intellectuelle et morale de la jeunesse de la colonie, laissera dans le pays un éternel souvenir . . . . »

« A la fin de 1856 il vint à la Martinique, où il fut nommé Directeur du Grand Séminaire. Depuis 1860 . . . il fit partie du personnel enseignant du Séminaire-Collège. Durant ce long espace de temps, on l'a vu professer successivement et quelquefois simultanément les cours les plus difficiles et les plus élevés; cours de littérature, cours de sciences, cours de philosophie, cours d'histoire. Modèle du bon professeur il n'entrait jamais dans sa classe, malgré son expérience et sa science acquise, sans avoir préparé immédiatement son cours ou sa leçon.

1. Lettre du P. Grasser, 31 Octobre 1877.

2. Mercredi 10 Octobre 1877.

Avec quel zèle il se donnait au perfectionnement scolaire des jeunes élèves sur le point de partir pour la France, de ces jeunes gens dont les pacquets nous ont appris tant de fois les éclatants succès dans la métropole? »<sup>1</sup>

« La philosophie, les sciences abstraites, ne jetaient en aucune manière l'aridité sur sa belle intelligence. N'est-ce pas lui qui était l'artiste préparateur, l'âme vivante et harmonieuse de ces chants du Séminaire-Collège qui nous ont si souvent ravis d'admiration aux cérémonies religieuses de la chapelle de l'établissement, à diverses fêtes de la cathédrale, aux jours solennels des distributions de prix? Toujours nous regretterons la trop grande humilité qui enchaînait sa parole. Homme au jugement sûr en matières philosophiques et théologiques, littérateur au goût pur, écrivain classique, riche de connaissances et d'imagination, caractère sérieux et ayant des convictions, le P. Glœckler, s'il eut abordé la chaire, eut été un orateur, gloire de la religion au diocèse de la Martinique. »<sup>2</sup>

Pour donner une idée de son talent oratoire, citons l'exorde d'un sermon qu'il prêcha à la cathédrale de la Martinique le jour de Noël 1856 en présence de l'évêque.<sup>3</sup> Le traité de paix à Paris avait mis fin cette année-là aux hostilités entre la France et la Russie. Le P. Ignace prenant pour texte de son sermon ce cantique des anges : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté »<sup>4</sup> s'exprima comme suit :

1. Un de ses élèves, devenu député, tourna au radicalisme. Quel ne fut pas mon étonnement quand un journal d'Alsace rapporta que ce député avait été élève du P. Glœckler, à présent curé de Stotzheim!

2. Témoin ses sermons et les discours qu'il composa pour la distribution des prix.

3. Il était âgé de 29 ans à cette époque.

4. S. Luc. II. 14.

« Quand naguère la voix de la publicité nous apprit que les puissances de l'Europe, divisées depuis deux ans par une guerre sanglante avaient abjuré leurs haines mutuelles et remis leurs épées dans le fourreau; quand les flots de l'Océan jetèrent sur notre rivage ce mot magique de paix. Ah! comme tous les cœurs saluaient avec enthousiasme cette paix tant désirée! C'est qu'indépendamment des maux qui accompagnent la guerre et qui couvriront toujours d'un voile funèbre même les plus brillantes victoires, il y a dans l'homme une force secrète, un instinct qui l'entraîne vers la paix. Car la paix c'est le contentement des besoins les plus impérieux de notre âme et la condition indispensable de notre bien-être individuel; la paix, c'est l'union des cœurs dans le sanctuaire de la famille; la paix, c'est la prospérité dans nos relations sociales; en un mot la paix c'est le bonheur de la vie! »

« Eh bien! mes frères, au lieu de remonter dans le passé de quelques mois seulement, remontons de vingt siècles. A cette époque aussi il y avait guerre dans le monde, guerre acharnée et sans trêve qui datait de quatre mille ans, depuis l'origine du péché; guerre de l'homme avec Dieu qu'il avait méconnu et dont il avait brisé tout lien de dépendance; guerre de l'homme avec lui-même, puisqu'il était livré à la tyrannie de ses passions; guerre dans la famille par l'esclavage de la femme et l'autorité brutale du mari; guerre dans la société, par l'abus monstrueux du pouvoir et l'oubli des droits les plus sacrés et les plus imprescriptibles de l'homme. »

« Elle arriva enfin cette nuit à jamais bienheureuse, où la terre tressaillit à la voix des anges, lui annonçant une pacification générale : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Qu'était-il donc arrivé? Ah! c'est que le Désiré des nations, le Prince de la paix était descendu du Ciel et venait de naître ici-bas, apportant aux hommes la paix tant désirée. Il apportait la paix des hommes avec Dieu, la paix des hommes avec eux-mêmes, la paix des hommes entre eux . . . . »

Le 6 Novembre 1877, M. le supérieur général, P. Schwindenhammer, en annonçant au curé de Stotzheim la douloureuse nouvelle de la mort de son frère, lui dit que « c'est une grande perte pour la Congrégation et spécialement pour le Séminaire-Collège de la Martinique, où il professait surtout les mathématiques et la musique avec tant de succès et de distinction. »

M. l'archiprêtre de la cathédrale de Strasbourg, Fr. Charles Spitz, jadis professeur de rhétorique du P. Ignace, exprimant ses sentiments de condoléance, au curé de son endroit natal, à l'occasion de la mort de son excellent et vertueux frère, lui écrit<sup>1</sup> : « J'ai non seulement bien connu ce cher Ignace, mais je l'ai aimé et estimé sincèrement. Il était bon élève, bon pensionnaire, brave et pieux jeune homme. Son départ pour les missions m'a moins étonné, que sa perte pour le diocèse m'a affecté. J'ai appris de loin en loin quelques-unes de ses œuvres, quelques-uns de ses heureux succès, toujours avec joie et avec le sentiment que Dieu bénit ceux qui travaillent pour lui, pour la sainte cause de la Religion et de la sanctification des âmes, avec une intention pure et un dévouement généreux. Sa mort est une perte réelle pour toute la Martinique, très-sensible pour sa Congrégation et une peine pour ses amis. Son sort est d'aller au Ciel, prendre possession de la récompense due à ses mérites. Il n'est pas à plaindre, mais quand on pense au bien qu'il a fait, qu'il pouvait faire encore, on ne peut se défendre d'un vif regret, tout en adorant la divine Providence dont les décrets sont impénétrables. Sa mort brusque et violente ne m'effraie pas : le juste peut mourir subitement mais non pas à l'improviste.<sup>2</sup> Je suis persuadé qu'un article nécrologique intéressera beaucoup les lecteurs. Les qualités de missionnaire, d'Alsacien de votre frère ajouteront au désir de connaître ses œuvres. Il fait bon d'avoir servi fidèlement le plus grand comme le meilleur des Seigneurs. »

---

1. Lettre du 9 Novembre 1877.

2. M. l'archiprêtre lui-même, frappé d'apoplexie, mourut subitement le 13 Juillet 1880, âgé de 72 ans.

« J'ai vu ton âme dans tes lettres, » écrivait S. Basile à l'un de ses amis. Le lecteur, en parcourant cette notice biographique, a pu voir aussi l'âme du P. Ignace dans ses lettres. Quant à moi je pourrais dire avec un poète classique et payen :

. . . Cui Pudor et Justitiæ soror  
Incorrupta Fides, nudaque Veritas  
Quando ullum invenient parem?  
Multis ille bonis flebilis occidit,  
Nulli flebilior, quam mihi . . . !<sup>1</sup>

Mais je préfère, pour me consoler de la perte d'un frère aussi distingué, méditer ces vers d'un poète chrétien<sup>2</sup> :

Ne . . . . ., fratris casu esto dolenter,  
Non hunc flere decet, quem Paradisus habet.  
Cum jubet Omnipotens, non possumus esse rebelles,  
Forte Deum contra est, qui illius acta dolet.  
Illius ecce sumus figmentum, et spiritus inde est :  
Cum jubet hinc imus, qui sumus ejus opus,  
Accipe solamen, quod scis spondere creantem,  
*In me qui credit, non morietur, ait.*  
Spondet adhuc etiam, nullus cui detrahat unquam,  
Quæ duo deprecant, ut sibi danda scient.  
*Si duo de vobis votis concordibus, aiens,*  
*Implorant aliquid, hoc Pater ipse dabit.*  
Si possunt bini, Domino præstante, mereri  
Quæ precibus poscunt; quid numerosa queunt  
Turba sacerdotum, Monachorum corpus inerme,  
Nonnæ cum viduis, pauper inopsque phalanx,

1. Honneur, incorruptible Foi sœur de la Justice, Vérité sans fard, quand trouverez-vous quelqu'un qui l'égale? Sa mort arrache des pleurs à tous les gens de bien, à moi surtout . . . Horace. Ode. XXIV. liv. I.

2. Elégie de l'évêque de Strasbourg Baldrum (888-906) à son ami Salomon, évêque de Constance, après le décès de son frère.

Clerus cum vulgo, vilis cum divite summo,  
Cum majore minor, cum puero senior ?  
Commendant animam Jesu cum quæstibus ipsam  
Fratris Germani, Domne beate, tui. <sup>1</sup>

L. G. GLÆCKLER,  
curé de Stotzheim.

~~~~~

P. S. Mgr Carméné, évêque de la Martinique depuis 1876, ayant donné naguère sa démission, eut pour successeur Mgr *de Cormont*, Parisien d'origine, qui fit partie pendant seize ans du clergé de l'église S. Madeleine et se distingua par son zèle pour l'œuvre apostolique de France concernant les missions et l'œuvre des examens d'instruction religieuse pour les enfants des écoles libres et communales de Paris. Il fut sacré, Mardi 1 Mai 1900, par Mgr *Lorenzelli*, nonce du Saint-Siège, assisté de Mgrs *Potron*, évêque de Jéricho, et *Le Roy*, évêque d'Alinda, Supérieur des Pères du Saint-Esprit ; son Eminence le cardinal *Richard*, archevêque de Paris, assista au sacre.

I. Gardez-vous . . . de vous affliger du décès de votre frère ; il ne convient point de pleurer celui qui est en paradis. Contre le décret du Tout-Puissant nous ne saurions nous montrer rebelles. Certes quiconque murmure contre ce que Dieu a fait se pose en ennemi de Dieu. Voici qu'il nous a façonnés du limon de la terre et inspiré l'esprit de vie ; quand il l'ordonne nous quittons cette terre, nous qui sommes son ouvrage. Ce qui doit vous consoler, c'est la promesse, que vous connaissez, du Créateur qui a dit : « Celui qui croit en moi, ne mourra point. » (S. Jean VIII, 51.) Il promet en outre, sans que l'on puisse infirmer sa parole, que si deux personnes demandent quoi que ce soit, il le leur donnera. N'a-t-il pas dit : « Si deux d'entre vous s'unissent ensemble pour demander quelque chose, mon Père lui-même le leur donnera ? » (S. Matth. XVIII, 19.) Si donc deux personnes peuvent mériter par leurs prières de recevoir ce qu'ils demandent, que ne pourront obtenir la nombreuse assemblée des prêtres, le chœur si inoffensif des religieux, les religieuses et les veuves, la masse des pauvres et des deshérités, le clergé et le peuple, l'homme de vil condition et le riche au comble de la fortune, le grand et le petit, l'enfant et le vieillard. Ah ! vénéré Seigneur, toutes ces personnes-là recommandent à Jésus avec larmes l'âme de votre frère.

de son cher diocésain. Puisse le nouvel évêque de la Martinique, sous la protection de Notre-Dame de la Délivrande, couronnée le 1 Mai 1877, faire prospérer durant bien des années, dans son île si remuante, les œuvres catholiques si éminemment pacifiques !



A l'instant, 7 Juin 1900, le journal « *Les Antilles* » du 16 Mai, m'annonce le décès de Frère *Marie Joseph Lang*, né à Niederbronn en 1827 et fidèle compagnon de mon frère Ignace. Venu avec lui à la Martinique en 1856, il aida le P. *Dufrien* à fonder la paroisse du Morne-Rouge qui se développa peu à peu autour du sanctuaire de N.-D. de la Délivrande. Soins de l'église, constructions, ménage, routes, réceptions, fêtes, etc. . . . il s'occupait de tout, menait tout de front durant 44 ans. Il se plaisait à orner de fleurs la tombe du P. Ignace et m'en envoyait parfois dans ses lettres. C'est de lui que je tiens la photogravure du Morne-Rouge reproduite en tête de cette brochure. Il décéda pieusement au Morne-Rouge, dimanche, 13 Mai, à 10,35 heures du matin, âgé de 73 ans. Ses funérailles, fixées au Lundi, 14, furent triomphales. Près de sa tombe M. *Carassus*, conseiller général, prononça un discours dans lequel il rendit hommage aux mérites de ce Frère qui a travaillé plus que tout autre au développement de la paroisse et du pèlerinage du Morne-Rouge. Aussi bien son souvenir restera-t-il légendaire à la Martinique.



## APPENDICE

---

### MÈRE SAINT-DÉSIRÉ.

Rosine Boob, en religion Mère Saint-Désiré, était cousine du P. I. Glœckler par Jacques Muntzinger qui eut sept enfants : *Marie Anne*, épouse de Michel Glœckler; *Madeleine*, épouse de Jacques Adam;<sup>1</sup> *François* mari de Christine Seyfried; *Rosine* qui épousa le père de Christine; *Elisabeth*, épouse de Georges Ziegelmeyer;<sup>2</sup> *Jacques*,<sup>3</sup> époux de Madeleine Messer; *Barbe*,<sup>4</sup> épouse de François Boob, garde-général des forêts à Rohrbach près Bitche (Lorraine.)

Rosine, fille de ces derniers naquit à Rohrbach le 18 Février 1815 et se fit admettre dans la congrégation des religieuses de Sainte-Chrétiennne. En 1836 elle débuta à Saaralbe, enseigna de 1838 à 1859 à Puttelage et fut nommée supérieure à l'hospice de Saarguemines, où elle

1. Enfants : *Madeleine*, ép. Widerhold; *Jacques*, plusieurs fois marié; *Catherine*, ép. Stepper; *Georges*.

2. Enfants : *Joseph*; *Georges*, père d'Alexandrine et d'Elisa, dames du Bon Pasteur; *Rosine*, ép. Kappler; *Antoine*, huissier; *Jacques*, Hôtel du Lion d'or; *Madeleine*, ép. Kappler.

3. Enfants : *Joseph*, *Madeleine*, *Michel*, *Jacques*, *Rosine*, *Marie-Anne*, *Odile*, *Eve*.

4. Enfants : *François*, *Michel*, *Rosine* (S. Désiré), *Virginie*, ép. Victor Ritter; *Charles*.

pratiqua durant 18 ans les vertus les plus héroïques en soignant les maladies les plus répugnantes à la nature. Aussi bien un magistrat des plus honorables lui décerna de grands éloges, parce qu'elle était parvenue à guérir une famille de quatre lépreux.

Appelée en 1877 à exercer la charge de seconde assistante générale, elle se démit de ses fonctions pour raison de santé en 1882 et mourut à Metz le 24 Novembre 1884 après 44 ans, un mois, 25 jours de profession. « Elle était, disait la Supérieure Générale, un modèle de régularité, d'humilité et de charité. »

